

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Juin 2012

Directrice de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Conception graphique et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Jun 2012

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	11
------------------------------------	----

Actualités

Opéra <i>La Cerisaie</i> à l'Opéra de Paris (Françoise MOREUX et Évelyne NOYGUES)	15
Dîner du nouvel an chinois (Catherine MEUWESE)	19
Assemblée générale.....	25
Ouverture (Jacques LEGRAND).....	26
Rapport moral (Françoise MOREUX).....	28
Activités 2011 (Emmanuel DE BRYE).....	30
Rapport financier (Yohanan LAMBERT)	33
Perspectives (Françoise MOREUX)	34
Comité d'honneur : Philippe FÉNELON, David KESSLER, André SANTINI.....	37
Nouveau conseil d'administration	43
Statuts	45
Forum professionnel (Françoise MOREUX)	49
Colloque Aharon APPELFELD (Michèle TAUBER).....	53
Journée portes ouvertes (Françoise MOREUX).....	57
<i>La nuit, juste avant les forêts</i> (Isabelle RABUT)	59
Spectacle Danses du Monde (Élisabeth COLLARD)	61
Salon des Balkans (Évelyne NOYGUES).....	65

Conférences

Projection du film <i>Après le silence</i> (Françoise MOREUX)	69
Film <i>Back Vocal</i> (Françoise MOREUX).....	73
Le rôle et le poids de l'héritage culturel dans les jeux et enjeux de pouvoir à Madagascar (Jean-Aimé RAKOTOARISOA)	75

Histoire

Un Dalai lama « pas comme les autres » (Bernard LE CALLOC'H)	79
Fort-Bayard : une poussière d'empire dans la vaste Chine (Pierre ROSSION)	87

<i>L'étrange affaire Angélica</i> (Emmanuel H. DE BRYE-DONNELLY)	91
--	----

Littérature

Pourquoi les non Japonais écrivent-ils des haïkus ? (Alain KERVERN).....	97
--	----

Recensions

<i>Chaos sur la toile</i>	107
<i>Cœur ouvert</i>	108
<i>Conférence de Tokyo : Martin HEIDEGGER et la pensée bouddhique</i>	109
<i>Une chouette saison</i>	111
<i>Les dépossédés</i>	112
<i>Le langage des oiseaux</i>	113
<i>Monsieur Sapiro</i>	114
<i>Nos ancêtres les nomades</i>	116
<i>La nuit du papillon d'or</i>	117
<i>D'un pays sans amour</i>	118
<i>Qui écrira notre histoire ?</i>	122
<i>Rupture d'identité et roman familial</i>	123
<i>Le tombeau du guerrier</i>	124
<i>La transition russe, vingt ans après</i>	125
<i>Tristes printemps</i>	126
<i>La vie éternelle</i>	127
<i>Voyage dans les Balkans</i>	129
<i>Ya Salam !</i>	132

In Memoriam

André FICHELLE.....	137
---------------------	-----

Brouillon ?

En raison des incertitudes, des ratés, des dysfonctionnements, on est tenté de dire que cette année 2011-2012 a été un brouillon.

Ce mot ayant une connotation très négative, il convient de le réhabiliter. Le brouillon n'est-il pas déjà une ébauche, même incertaine et maladroite, de quelque chose qui deviendra après corrections et rectifications, une œuvre, voire un chef d'œuvre ?

Il me semble que c'est sous cet angle que nous devons aborder le bilan de cette première année dans les nouveaux locaux. Certes, nous, les anciens élèves, avons pesté contre le fait de ne pas avoir notre bureau avant le printemps de cette année, de ne pas être toujours informés en temps et en heure des grands événements qui se déroulent dans notre établissement, etc... Lorsque l'on veut être mécontent, il ne faut jamais aller chercher bien loin les motifs de l'être. Mais il est bon aussi de mettre en relief, pendant cette période troublée toutes les attentions dont, individuellement, les différents services de l'Inalco ont fait preuve à notre égard pour rendre cette période intérimaire moins austère.

Nous avons bénéficié, et nous en avons fait bénéficier nos membres, de l'auditorium du PLC (Pôle des Langues et Civilisations) où nous avons pu organiser conférences, projections de film, et notre dernière assemblée générale (dont vous trouverez le compte rendu dans le présent numéro).

Nous voyons que le brouillon prend déjà l'aspect d'une ébauche et nous permet d'entrevoir ce que sera l'œuvre achevée.

Achevée, elle ne risque pas de l'être demain, car on pourra toujours améliorer, mais l'an prochain démarrera sur des bases plus solides avec moins d'incertitudes et probablement avec de grandes (et bonnes) résolutions de la part de tous.

Nous avons maintenant notre bureau au deuxième étage (2.07), où nous pouvons tenir nos réunions de CA, mettre sous pli le courrier qui vous est adressé et proposer des permanences aux élèves. Ceux-ci sont désormais nos voisins puisque nous sommes dans le couloir commun aux associations étudiantes. C'est ainsi la première fois, depuis au moins quarante ans,

que nous nous côtoyons au sens propre comme au figuré, et dans ce cas ce n'est pas un vain mot.

Progressivement, nous nous rapprochons aussi du corps enseignant, qui reste le bastion à conquérir, à l'occasion d'activités ou de manifestations organisées par l'Inalco et auxquelles il nous semble indispensable de participer directement ou d'apporter notre contribution. À cet effet, je compte sur votre présence à la **fête de la rentrée de l'Inalco** qui se tiendra le **6 octobre** (le programme vous sera envoyé au cours de l'été).

Enfin, vous découvrirez dans ces pages les trois grandes personnalités qui ont accepté de rejoindre notre Comité d'honneur : Philippe FÉNELON, David KESSLER et André SANTINI. Nous nous en réjouissons et les remercions.

La présidente
Françoise MOREUX

La Cerisaie à l'Opéra Garnier

La création à Paris de cette œuvre lyrique, fin janvier 2012, est un événement particulièrement marquant pour notre association, puisque son compositeur Philippe FÉNELON est un ancien élève¹.

C'est lui-même qui avait proposé de nous présenter son opéra, avant les représentations publiques qui ont débuté le 25 janvier. Nous lui en sommes d'autant plus reconnaissants qu'il nous a permis, à nous qui ne sommes pas spécialistes lyriques, d'aborder son œuvre dans les meilleures conditions possibles.

Nous le remercions de nous avoir fait partager ces moments d'intense émotion.

Bribes de l'entretien du 12 janvier 2012 avec Philippe FÉNELON, compositeur et Alexei PARINE, librettiste

Ce 12 janvier 2012, un petit groupe d'entre nous s'est rendu à l'Opéra Bastille, où le compositeur Philippe FÉNELON nous avait donné rendez-vous. Une agitation fébrile régnait dans l'immeuble où résonnaient alors les appels par haut-parleurs des chanteurs et des musiciens pour une répétition de *La Cerisaie*. Nous étions déjà dans l'ambiance...

Accompagné du librettiste russe Alexei PARINE, Philippe FÉNELON nous reçut dans une magnifique salle de réunion au septième étage et nous présenta ainsi la genèse de cette création originale, commandée par l'Opéra de Paris à l'occasion des années croisées France-Russie².

Alexei PARINE a signé là son dixième livret et pour Philippe FÉNELON, dont *La Cerisaie* est le septième opéra, il est intéressant de faire remarquer que c'est la troisième commande qui lui a été faite par l'Opéra de Paris, par trois mandataires différents. Il est rare qu'un créateur d'opéra puisse jouir de ses œuvres de son vivant...

Le choix de *La Cerisaie* de TCHÉKHOV ayant été acté, il s'agissait de s'entendre sur le « livret », c'est-à-dire comment traduire la pièce de théâtre en opéra. Le temps dramatique et le temps lyrique sont loin d'avoir une égale

-
1. Voir entrevue avec Philippe FÉNELON in *Orients* d'octobre 2010, p.39-45 et à la rubrique Comité d'honneur dans le présent numéro.
 2. Voir article de Philippe FÉNELON in *Orients* de février 2011, p.30-31.

durée : une phrase dite sur une scène de théâtre dure quelques secondes alors que la même phrase chantée peut durer plusieurs minutes à l'opéra. Il s'agit alors de concentrer l'action pour lui permettre de se développer dans la musique.

En fait très vite est apparue une convergence vers le moment de la pièce qui recélait la plus grande intensité dramatique et qui était le plus approprié à une intervention : le Bal, c'est-à-dire l'acte 3. Toutefois, compositeur et librettiste ont dû faire des choix, c'est-à-dire des coupes...

Ils se sont efforcés de rester fidèles à la perception que TCHÉKHOV avait lui-même de sa pièce, à savoir « une comédie, mais où la nostalgie est présente » comme il l'écrivait dans ses échanges de courrier avec STANISLAVSKI. Alexei PARINE a beaucoup puisé dans *L'épopée de la Cerisaie* de Galina BRODSKAÏA, mais aussi dans les poésies de l'époque de TCHÉKHOV dont les Russes sont imprégnés. L'aspect social, sous l'angle duquel cette pièce a souvent été présentée, n'est pas souligné plus que nécessaire et, pour cette raison, le personnage de l'instituteur TROFIMOV a été résolument gommé. La place la plus grande a été donnée au sentiment universel qu'est celui de l'abandon : nous avons tous ou nous devons tous un jour quitter un endroit aimé.

Philippe FÉNELON nous a expliqué qu'il n'était pas possible de commencer l'écriture musicale avant d'avoir une idée complète de l'action et de sa progression. Il a donc fallu que compositeur et librettiste se mettent d'accord sur une version définitive du texte³ pour que le compositeur, qui travaille à sa table (et non au piano) avec la gomme et le crayon, commence à tracer sur le papier rayé les premières notes et cela pour chacun des instruments de l'orchestre.

Après quelques descriptions des décors, des costumes et de la mise en scène de Georges LAVAUDANT qui semblaient satisfaire les deux artistes, nous n'avions plus qu'une soif : celle de découvrir cette création lyrique. Certains d'entre nous ont eu le privilège de pouvoir assister à la Générale...

Françoise MOREUX

Impressions sur le vif, ce 23 janvier 2012

Des chants russes, une scénographie de verre tout en transparence, une formidable traduction musicale de la pièce de TCHÉKHOV par Philippe

3. Le texte du livret est bien entendu en russe.

FÉNELON. Comme quoi faire du bulgare... ou tout autre langue... peut vous entraîner, à l'image de cet ancien élève des Langues O', sur les routes les plus sensibles de la culture !

Il faut bien avouer qu'au sein du petit groupe d'anciens et d'amis des Langues O' entraîné par Françoise, le soir de la générale de *La Cerisaie*, je me sentais un peu comme au milieu d'un *fan club* venu encourager l'un des siens...

C'est parce que la plupart d'entre nous avaient eu la chance de rencontrer Philippe FÉNELON, deux semaines plus tôt, dans la salle du conseil de l'Opéra Bastille. Une opportunité offerte à nouveau par la présidente des anciens et son incroyable faculté à faire de belles rencontres... Les explications de Philippe FÉNELON sur son travail de compositeur et sa simplicité nous avaient tous (et toutes) séduits !

Le soir de la générale, sous le choc du premier acte porté par la force de l'intrigue, la puissance de la partition, un décor glacé à la fois végétal et minéral, n'avait-on pas envie dès le second acte de se lever de son fauteuil, incapable de supporter plus longtemps la mise en vente de la Cerisaie ?

Emportés par le spectacle sur scène, on aurait souhaité porter secours à la très belle et très malheureuse Lioubov ANDREEVNA, anéantie par la noyade de son fils et menacée par la ruine, le cœur broyé par l'homme qu'elle aimait !

Tous les artistes sur scène et dans la fosse d'orchestre venaient de nous offrir un voyage tumultueux dans l'Éden perdu des cerisiers....

Évelyne NOYQUES

Ancienne élève des Langues O' (1988-1991)

La générale de *La Cerisaie*, à l'Opéra Garnier

Comme le disait Philippe FÉNELON, « l'opéra est un rituel très particulier : on vient pour écouter des chanteurs raconter une histoire ». C'est dans cet esprit que nous nous sommes rendus ce soir du 23 janvier pour découvrir le spectacle annoncé et attendu de longue date. Nous étions, de surcroît, installés aux meilleures places et dans les meilleures conditions pour découvrir l'opéra *La Cerisaie*, offert pour la première fois au public.

Le prologue donnait, dès les premières mesures, avec l'annonce terrible « La Cerisaie est vendue », le ton de l'œuvre complète. Le décor, tel qu'il

nous avait été décrit, givré, comme immobilisé dans un irréversible hiver, donnait une sensation de minéralisation de l'aspect tragique.

Sans doute parce que j'avais lu et relu la pièce, écouté comment Philippe FÉNELON l'avait « conçue », et probablement aussi parce que son style musical parle à mon âme profonde, je me suis sentie immédiatement dans la propriété que je devrais quitter, emportée dans ce bal où chacun suit sa trajectoire, sans jamais vraiment rencontrer l'autre, comme abandonné.

Il est très difficile de décrire tous les moments de grâce : la découverte de l'orchestre sur scène indépendant de l'orchestre principal, les chœurs féminins (les cueilleuses de cerises) et leurs mélodies populaires⁴, les prouesses vocales de chacun des personnages, la présence si poétique de Gricha... J'ai ressenti une véritable unité entre le livret et la musique. J'ai pris, plus que jamais, conscience que les voix étaient pour Philippe FÉNELON des instruments au même titre que ceux de l'orchestre. Même les choix *a priori* surprenants de donner à une basse masculine le rôle de Charlotta et à une jeune mezzo-soprano celui du vieux Firs, s'imposaient soudain comme des évidences...

Il n'aurait pas été possible de démêler les fils de chaque personnage et de chaque instrument sans détruire l'œuvre entière. Chant et musique étaient indissociables, en se nourrissant mutuellement.

J'emprunte ma conclusion à Jean-Louis BARRAULT qui tenait *La Cerisaie* pour le chef-d'œuvre de TCHÉKHOV : « Parmi les quatre pièces qu'il a écrites pour le théâtre, elle est celle qui se généralise le plus impérativement, celle qui s'universalise le mieux. Tout en reflétant avec une grande ressemblance l'âme russe, elle s'en arrache spontanément, et, projetée ainsi dans l'espace, elle se répercute ainsi dans toutes les âmes de l'humanité. »

Épilogue

En rentrant chez moi et en prenant connaissance de tous les articles composant le programme de l'Opéra de Paris, j'ai eu la joyeuse surprise de découvrir dans la note 4 de l'article de Philippe FÉNELON intitulé « Toute la Russie est notre cerisaie » la référence à notre bulletin *Orient* de février 2011... un petit clin d'œil bien touchant aux anciens élèves !

Françoise MOREUX

4. Mélodies populaires totalement imaginaires.

Dîner chinois annuel : une occasion de retrouvailles des premiers étudiants à Pékin

Comme chaque année, les membres de notre association étaient invités, le vendredi 3 février 2012, au dîner chinois de nouvel an, rassemblant plus de soixante personnes au restaurant Élysées Bonheur.

Cette soirée fut l'occasion d'heureuses et émouvantes retrouvailles, relatées par Catherine MEUWESE¹ qui les avaient soigneusement organisées.

Il m'a semblé important de préciser, par le truchement de notes, le parcours de certaines personnes présentes lors de ce dîner ou citées dans ce texte, en particulier celles qui sont adhérentes à notre association.

Il est bon de rappeler aussi que l'aventure de ces étudiants de 1964 a été relatée par Lionel EPSTEIN sous le titre Orientales, in Orient, septembre, décembre 2008 et février 2009.

Françoise MOREUX

Le clin d'œil du dragon lors du dîner du nouvel an chinois

En Chine le calendrier est marqué par des signes zodiacaux qui se renouvellent tous les douze ans et qui portent un nom d'animal parfois mythique. Il se trouve que c'est au cours d'une année du Dragon qu'une vingtaine d'élèves de l'ENLOV (École nationale des Langues orientales - aujourd'hui l'Inalco) se rendit en Chine, à une époque où ce pays était

1. Catherine MEUWESE : membre du CA de l'association, responsable de l'amicale de chinois pendant dix ans, a donné une conférence « La route de la soie et les religions en marche » le 11 mars 2008 dans les salons de l'Inalco, rue de Lille et « La cité interdite de Pékin » le 19 mars 2012, dans l'Auditorium du PLC.

complètement refermé sur lui-même. Or l'année 2012 que nous traversons actuellement est également une année du Dragon.

Remontons donc dans le temps : 2012, 2000, 1988, 1976, 1964... Stop ! C'était il y a quarante-huit ans. Ah ! Ils ne sont plus très jeunes ces anciens de Pékin qui avaient tenté l'aventure de se rendre dans ce pays si lointain, propre à inspirer des écrivains et des voyageurs, comme Paul CLAUDEL et Victor SEGALEN, en passant par Pierre LOTI et HERGÉ. Eux aussi, les étudiants de 1964, ont pu aller frôler les murs pourpres de la Cité interdite avant d'y pénétrer et d'être saisis par la magie des lieux, eux aussi ont pu escalader la Grande Muraille et ont flâné au Palais d'été... et puis un jour de grande célébration ont pu entendre la voix un peu ébréchée et nasillarde de MAO Zedong diffusée par des haut-parleurs sur la Place Tian'anmen.

Mais attention ! Il s'agissait aussi d'apprendre le chinois et le soir après les cours, de passer de longues heures à apprendre une bonne cinquantaine de nouveaux caractères et une bonne dizaine de structures de phrases dans des dortoirs mal chauffés, de se réveiller à 6 heures et demie du matin au son de l'*Orient rouge*. Mais l'aventure, si elle est mêlée de découverte propre à satisfaire l'esprit, a toujours quelque chose de grisant.

Nous considérons en effet qu'une chance hors du commun nous était offerte de pouvoir bénéficier d'une bourse pour étudier en Chine et c'est un peu ébahis que nous embarquâmes au Bourget le 24 octobre 1964 dans un avion de l'Aeroflot (et si on pousse un peu plus loin le fantasme, un avion affrété rien que pour nous, pourrait-on dire !), à destination de Moscou puis de Pékin via Omsk et Irkoutsk. Si le Général DE GAULLE n'avait pas été à l'origine de la signature des accords diplomatiques avec la Chine populaire en janvier de la même année, nous aurions tant bien que mal passé le diplôme de chinois sans connaître autre chose que des textes plus ou moins littéraires ou classiques tracés de couleur violine sur des stencils tirés à l'alcool qui nous enivraient un peu mais qui avaient quand même le mérite de nous faire baigner dans la culture chinoise et de nous faire rêver, chacun d'entre nous, « notre Chine ».

Pourquoi était-il urgent que le Dragon de cette année nous fasse un clin d'œil ? Parce que le prochain, dans douze ans ne nous trouverait peut-être pas aussi vaillants. Une génération arrive, d'autres passent... Ont cependant accouru à ces retrouvailles, Marie-Annick LANCELOT qui vit aux États-Unis avec son mari, le sinologue et historien Stuart SCHRAM, Corinne LÖCKEN qui a abandonné le temps d'un week-end sa jolie ville d'Avignon, Bruno VEILLARD qui a pris le TGV depuis Lyon. Sont venus également avec non moins de mérite car il fallait braver un froid sibérien ce jour-là,

Marianne BASTID-BRUGUIÈRE², Maurice COYAUD³, Thiên HUONG-FALLET, Georges MÉTAILIÉ⁴, Claudine SALMON-LOMBARD⁵ et moi-même⁶. D'autres auraient bien aimé se joindre au groupe mais n'ont pu le faire, comme Liliane et Claude AMBROSINI⁷ (Liliane GARNIER et Claude AMBROSINI se sont mariés à Pékin en 1966), Daniel CHAUVIN, René FLIPO (le « prestidigitateur » de l'époque), Boris GOIREMBERG⁸, Alain ROUX et Michèle T'SERSTEVENS-PIRAZZOLI.

Voilà comment tout a commencé :

Dans la tête du Général DE GAULLE flottait l'idée que la Chine populaire était vraiment « un grand pays » et qu'il fallait la reconnaître. Quand il en parlait autour de lui, comme avec Edgar FAURE ou Maurice COUVE DE MURVILLE, il n'avait qu'une seule expression à la bouche : « Il est normal qu'on reconnaisse la Chine ». Et dans son esprit, que des accords culturels et linguistiques soient conclus dans la foulée, c'était aussi « normal ».

Un jour il reçut Claude CHAYET, le Chargé d'affaires qui devait se rendre à Pékin pour préparer l'arrivée du futur ambassadeur, Lucien PAYE et lui dit : « Il faudrait maintenant que les Français apprennent le chinois » et d'ajouter « ce serait bien également que les Chinois apprennent le français » et de se rattraper avec un petit sourire en ajoutant « Enfin... pas tous ! ».

L'expression « Pas tous »... me revient en refrain. Car nous n'étions « pas tous » là ce 3 février dernier, lors de notre dîner de Nouvel an chinois pour nous remémorer notre fantastique épopée chinoise. Certains nous ont quittés définitivement comme Jean-Paul RÉAU⁹, Nicolas KOMAROFF¹⁰,

-
2. *Marianne BASTID-BRUGUIÈRE : directeur de recherche émérite au CNRS. Membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques). A donné la conférence « L'enseignement supérieur chinois aujourd'hui » pour les anciens élèves le 11 mars 2004 dans les salons de l'Inalco, rue de Lille.*
 3. *Maurice COYAUD : linguiste, directeur de recherche émérite au CNRS, spécialiste des langues et cultures de l'Asie de l'Est, responsable des Éditions PAF (Pour l'Analyse du Folklore). A donné la conférence « Langues et écritures des minorités ethniques en Chine » pour les anciens élèves le 2 décembre 2005 dans les salons de l'Inalco, rue de Lille.*
 4. *Georges MÉTAILIÉ : sinologue et ethnobiologiste, directeur de recherche honoraire au CNRS.*
 5. *Claudine SALMON-LOMBARD, directeur de recherche émérite au CNRS*
 6. *Catherine MEUWSE : membre du CA de l'association, responsable de l'Amicale de chinois pendant 10 ans, a donné une conférence « La route de la soie et les religions en marche » le 11 mars 2008 dans les salons de l'Inalco rue de Lille et « La cité interdite de Pékin » le 19 mars 2012 dans l'Auditorium du PLC.*
 7. *Claude AMBROSINI : diplomate, plusieurs postes en Chine (Pékin, Shanghai et Canton), en Malaisie, au Liban, au Vietnam, ambassadeur au Népal.*
 8. *Boris GOIREMBERG : traducteur à la belle chevelure retiré dans sa chère Bretagne.*
 9. *Jean-Paul RÉAU : diplomate, en poste deux fois en Chine, ambassadeur en Corée et à Singapour (cf. In memoriam in Oriens février 2009).*
 10. *Nicolas KOMAROFF : Vice-président de l'association pendant de nombreuses années, In memoriam in Oriens juin 2009.*

Marie-Thérèse BOBOT¹¹. D'autres n'ont plus jamais fait signe. Où sont-ils à l'heure actuelle ?

Il nous fallait quand même marquer le coup, puisque le Dragon de 2012 nous intimait de le faire. Parmi ceux qui étaient présents à ce dîner, tous n'étaient pas arrivés en Chine le même jour. Certains nous avaient précédés car ils étaient partis non pas comme boursiers mais comme « experts » c'est-à-dire qu'ils avaient pour tâche de travailler aux Éditions en langues étrangères à Pékin. Mais leur but était bel et bien de se perfectionner en chinois. D'autres nous ont succédé à quelques mois d'intervalle. Cela s'est joué sur seulement deux ans car la Révolution culturelle déclenchée en 1966 nous obligea à quitter les lieux.

Nous n'étions pas non plus tous logés à la même enseigne. Mais nous aimions nous retrouver dans des petites gargotes pékinoises pour nous changer des repas de la cantine ou de l'Hôtel de l'Amitié. Nous allions aussi déguster un canard laqué ou une fondue mongole ou encore faire des promenades à bicyclette dans la proche campagne de Pékin dont les routes étaient bordées de jeunes saules pleureurs.

Ces retrouvailles de février dernier n'ont pas fait exception. Car nous avons réellement eu plaisir à nous retrouver.

Sur le grand écran du restaurant chinois (destiné habituellement au karaoké), un diaporama faisait défiler de belles photos de cette époque. On a pu apercevoir Jean-Paul RÉAU qui se plaisait à cirer ses bottes, Marie-Thérèse BOBOT et son éternel chapeau, Alain ROUX avec sa pipe, à l'air très inspiré ; une délégation décidée et revendicative à la tête de laquelle on pouvait voir Jean-Philippe ATTALI accompagné de René FLIPO et d'Alain ROUX collant avant l'heure un *dazibao* pour une histoire banale de clés qu'on leur refusait, les inséparables Delphine WEULERSSE, Pierre BAUDRY, Hervé DENÈS, Boris GOIREMBERG et Jean-Paul RÉAU escaladant pour la photo des statues géantes bouddhiques, Maurice COYAUD en pleine forme à côté de sa bicyclette, Michèle T'SERSTEVENS ramant sur le lac du Palais d'été, et puis aussi Claudine SALMON prenant des notes auprès d'un moine taoïste. On pouvait se faire une idée des travaux à la campagne obligatoires auxquels se livraient, bêche à la main, Alain BREDEL ou Gérard DELAFORGE. On pouvait apercevoir aussi Marianne BASTID, charmante et toute souriante, ne se doutant peut-être pas encore de sa brillante carrière. Et pour ne pas déroger aux habitudes des Pékinois, Catherine GIPOULON, Corinne LÖCKEN

11. Marie-Thérèse Bobot : In memoriam in Orients juin 2011. Marie-Thérèse Bobot avait donné la conférence « Laque de Chine, laque d'Occident : à propos du maître-laqueur parisien Pierre Bobot (1902-1974) » pour les anciens élèves le 19 mai 2006 dans les salons de l'Inalco, rue de Lille.

et Marie-Annick LANCELOT bâillonnées pour éviter les particules de sable du désert de Gobi qui arrivaient jusqu'à Pékin. Puis, pour respecter la tradition cette fois-ci occidentale, cette photo prise un 24 ou 25 décembre 1964 avec Jean-François PAPET en Père Noël bien entouré par notre groupe.

Et enfin, en témoignage de ces années inoubliables toutes ces photos de groupes panachés de professeurs chinois, de boursiers français, afghans, vietnamiens, cubains, albanais et d'étudiants chinois ou encore ces photos de Chinois en grand nombre, presque comme une marée humaine, ébahis de découvrir des visages occidentaux. Certains d'entre nous ont été, l'espace d'un instant, plus entourés que nos plus grandes vedettes.

Catherine MEUWSE

Assemblée Générale 2012

L'Assemblée Générale annuelle 2012 s'est tenue pour la première fois dans les nouveaux locaux de l'Inalco, rue des Grands-Moulins. Plus de 60 membres étaient présents et plus de 120 représentés grâce aux pouvoirs dûment envoyés avant cette réunion.

Nous avons l'honneur de compter dans l'assistance des membres honoraires qui n'avaient pas voulu rater ce rendez-vous exceptionnel, ainsi que quelques personnels enseignants et administratifs de l'Inalco, dont certains sont également adhérents à notre association.

* * *

La présidente Françoise MOREUX a ouvert la séance en exprimant sa reconnaissance et sa joie de constater la présence de deux membres honoraires : Messieurs André JULLIEN et André TAILLE, tous les deux anciens trésoriers de l'Association. Elle a fait part du passage de Monsieur Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, ancien président notamment, de simple membre du Conseil d'administration à membre honoraire. Puis elle a annoncé l'entrée récente dans le Comité d'honneur de nouvelles personnalités : Philippe FÉNELON, David KESSLER et André SANTINI. Ce dernier aurait volontiers participé à cette AG s'il n'avait eu un autre rendez-vous à 16h30, mais il sortait du bureau du Président Jacques LEGRAND auquel il venait de rendre visite.

Un hommage aux disparus de l'année a permis, dans une minute de recueillement, de penser à : Monsieur Louis BAZIN, Monsieur Alain CORNAILLE, Madame Janine BERMAN, Madame DENY (épouse de Monsieur Louis DENY), Mademoiselle Marie-Thérèse BOBOT, Madame Elisabeth ALLÈS, sans oublier ceux ou celles dont le décès n'aurait pas été porté à notre connaissance.

* * *

LAG proprement dite a débuté par une allocution du Président Jacques LEGRAND reproduite ci-dessous :

Pour la première fois, comme je vous l'avais promis l'an dernier, cette assemblée générale se tient dans nos nouveaux locaux. C'est avec une satisfaction particulière que je vous y accueille aujourd'hui très chaleureusement.

Le renouvellement dans lequel l'Inalco s'est engagé depuis des années trouve en ce lieu un cadre particulièrement approprié. Certes, si les moyens qui ont été engagés avaient permis que la surface que nous pouvons y occuper gagne 10, 30 ou 50 %, nous aurions très bien su quel usage en faire. Par ailleurs, il convient de rappeler aujourd'hui ce fait, tant il est évident que nous l'aurons oublié dans quelques mois, le bâtiment qui devait l'être au plus tard le 31 mars 2011 n'a été mis à notre disposition qu'avec plusieurs mois de retard : la commission de sécurité autorisant son ouverture ne s'est tenue que le 29 septembre pour une rentrée que j'avais fixée au... 3 octobre. Naturellement, ceci a rendu des préparatifs importants plus précipités et imparfaits que nous ne l'aurions souhaité.

Mais tel qu'il est, en particulier avec le rassemblement de l'Inalco et de la BULAC sous un même toit, et avant tout le rassemblement de l'ensemble des langues que nous enseignons, nous mettons un terme à une dispersion de plus de quarante ans.

Au cours de la même période, notre établissement a connu une évolution fondamentale, depuis l'École que certains d'entre vous ont connue jusqu'à un Institut dont les structures, les missions, les diplômes, bien des fonctionnements se sont considérablement rapprochés de ceux d'une université.

Dans le même temps, la dispersion de l'Inalco entre cinq sites d'enseignement (que nous nous entêtions, par une habitude absurde mais révélatrice, à dénommer « centres »), favorisait une dispersion des responsabilités nuisant à la perception de notre établissement comme un tout. Un des effets de cette situation résidait dans la faiblesse des coûts d'entreprises communes à plusieurs langues, même au sein de départements multilingues et à plus forte raison entre départements, fussent-ils hébergés sur le même site.

Un premier constat, remarquable, qui peut être tiré au bout de quelques mois seulement, est que l'effet du rassemblement s'avère d'ores et déjà très sensible : là où la dispersion favorisait donc naturellement les étanchéités, les clôtures et les barrières entre équipes, l'entrée dans notre nouveau bâtiment a pu se traduire dès les premières semaines par la redécouverte

mutuelle, l'entrée en contact, la naissance de projets communs et nouveaux. J'escomptais bien sûr cet effet, mais je n'espérais pas qu'il puisse se manifester de façon perceptible avant plusieurs mois. Ma surprise a donc été davantage la rapidité avec laquelle, alors que nous devons par ailleurs surmonter les inévitables difficultés de l'entrée dans les lieux, de l'appropriation du bâtiment (pour ne prendre qu'un exemple, réaliser et ajuster le planning d'occupation des salles dans un unique bâtiment présentait une évidente difficulté, alors que nous pouvions bénéficier du « confort » paradoxal de la dispersion entre nos nombreux sites), des transformations dans nos pratiques administratives, ces ouvertures et perspectives nouvelles ont réussi à voir le jour.

Il est évident qu'il ne s'agit encore que d'un commencement et que les étapes nouvelles qui vont transformer la vie et l'avenir de l'Inalco sont une modernisation de nos méthodes, de nos outils et de nos pratiques d'enseignement, la possibilité de multiplier des projets communs entre enseignements de langues, de faciliter pour le plus grand nombre de nos étudiants la connaissance de cultures voisines de celles dont ils étudient la langue ainsi que des échanges d'interaction et ayant modelé à la réalité de chacune d'entre elles aussi bien dans l'histoire que dans le présent.

C'est bien de ceci que sont faits le présent et l'avenir proche des Langues O', en lui-même et dans les partenariats que l'Inalco développe et dans lesquels il s'implique et s'inscrit. Dans un monde marqué par des bouleversements considérables de l'éducation en général et de l'enseignement supérieur en particulier, il ne peut ni rester à l'écart ni renoncer à sa personnalité et à son devenir propres. Ceci vaut pour toutes les langues enseignées dans notre établissement : l'Inalco, loin d'être un sanctuaire où s'enseigneraient « encore » des langues en déclin et des cultures menacées, est un acteur unique, majeur et irremplaçable, dans un monde en évolution profonde, de la mise en évidence de ce que la diversité des langues et des cultures – manifestation parfois paradoxale de l'universalité humaine - est certes une nécessité, mais plus encore une richesse et une force qu'il nous appartient de défendre et de développer.

Telles sont les enjeux, le cadre et les seuils nouveaux dans lequel nous nous réunissons aujourd'hui. Moi-même et mes successeurs, puisque s'approche le terme de mon action, y veilleront, j'en suis certain, avec vous tous, avec le soutien et l'engagement des anciens élèves et amis des Langues O' et de leur association !

Jacques LEGRAND
Président de l'Inalco

Respectant les termes de l'Ordre du Jour, la présidente a fait part du **Rapport Moral de l'année 2011** :

La précédente **assemblée générale** s'est tenue le 9 mars 2011, pour la dernière fois dans les salons de la rue de Lille. Selon les dispositions réglementaires, le **conseil d'administration** s'est réuni au moins une fois par semestre, c'est-à-dire les 3 février, 22 mars, 17 mai, 15 juillet, 20 septembre et 1^{er} décembre 2011. Le bureau s'est réuni en tant que de besoin et, plus formellement, le 5 mai.

Dans l'intervalle de ces réunions où tous les membres du CA sont invités, des **échanges fréquents** se font entre les membres (par téléphone et internet), notamment en ce qui concerne les publications : bulletin *Orients* et annuaire.

Des volontaires membres du C.A. se chargent eux-mêmes (depuis la suppression du secrétariat, de **tâches** telles que : mise sous pli des bulletins et des avis de conférences, également des heures de tri d'archives les 29 juin, 21 juillet. Ces tâches, rappelons-le, sont exécutées selon les disponibilités de chacun et **bénévolement**.

Le bulletin *Orients* est paru trois fois, comme les trois années précédentes (2008, 2009 & 2010), et, depuis 2009 aux dates programmées (février, juin et octobre).

Cette publication a de plus en plus de succès tant auprès des amis que des anciens élèves.

Je souhaiterais profiter de cette assemblée pour remercier à nouveau Marie-Thérèse GAUCHER qui avait pris les contacts nécessaires avec notre maquettiste. Marie-Thérèse souhaite quitter le CA cette année, c'est donc l'occasion de lui renouveler tous nos remerciements.

L'année 2011 a vu la publication tant attendue en mai de l'**Annuaire**, qui n'était pas paru depuis 2001.... Cette première version recueille exclusivement les anciens élèves membres de notre association (dont nous connaissons les coordonnées) et ne reflète donc pas de façon exhaustive tous les anciens élèves de l'Inalco.

Ce document de référence est diffusé gratuitement aux adhérents et vendu aux personnes et services qui désirent l'acquérir.

C'est en 2011 également que le nouveau logo a fait son apparition : il a été l'objet de très nombreuses et vives discussions et n'a été adopté qu'après plusieurs votes : il n'est donc pas question de le modifier !

Les différentes activités, manifestations et conférences, font l'objet d'une présentation séparée par les soins de notre secrétaire Emmanuel DE BRYE.

Comme l'année précédente, notre association a été invitée, en la personne de sa présidente, aux réunions de la COVE (COMmission de la Vie Étudiante). Ces réunions se sont tenues les 14 février, 4 avril, 9 mai, 5 juillet, 10 octobre, 7 novembre et 5 décembre. Elles nous permettent d'être informés des activités de l'Inalco, des divers projets des élèves, et d'envisager toutes formes de coopérations nouvelles et de partenariats avec les étudiants.

Au cours de l'année 2011, la présidente a participé à plusieurs réunions avec les étudiants en vue de la constitution du BDE (Bureau Des Étudiants), les 3 mai, 1^{er} juillet et 19 novembre. L'AG du BDE s'est tenue le 23 février 2012, donc nous en parlerons de façon plus détaillée l'an prochain.

Une grande énergie a été utilisée (avec ou sans résultats) dans la deuxième moitié de 2011 dans les formalités diverses en rapport direct avec le changement d'adresse de l'Inalco :

- auprès de la Préfecture : la saga des échanges de courriers perdus ou des malentendus divers a duré plus de quatre mois, obligeant des démarches successives. (C'est fait, le changement d'adresse a paru dans le J.O du 28 janvier 2012),
- auprès des banque et poste en conséquence...

Enfin, le bureau (local) de l'association, quoique visualisé et même attribué sur le site des Grands Moulins, nous sera très prochainement accessible...

Souignons que le CA a été invité à visiter les nouveaux locaux dès le 15 juillet (visite guidée par Madame Marie CHATOT) et que le service communication en la personne de Magali GODIN a permis aux anciens élèves de faire connaissance avec le nouvel établissement le 6 décembre.

Nous avons eu le plaisir et l'honneur lorsque nous l'avons demandé (comme aujourd'hui même) de nous réunir dans ce splendide auditorium.

Je laisse la parole à Emmanuel pour faire le compte rendu de ce qui s'est passé en 2011.

Le secrétaire Emmanuel DE BRYE a lu le **Rapport des Activités de l'Association au cours de l'année 2011** qu'il prend plaisir à rédiger chaque année dans son style très personnel :

En 2011, en suivant l'ordre chronologique, nous mentionnerons les événements suivants :

Le mardi 18 janvier 2011

Réuni, dans les Salons de l'INALCO autour de Suzanne CHAMPONNOIS, ancienne enseignante d'histoire et de civilisation des Pays baltes, un public particulièrement attentif a pu découvrir l'« *histoire et la petite histoire liant le Duché letton de Courlande et la France* ».

Le mardi 1^{er} février 2011

Toujours dans les Salons de réception de la rue de Lille, c'est à un étonnant safari que nous a convié le Grand Turc Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, Directeur de recherche émérite au CNRS. C'est avec un extraordinaire pouvoir d'évocation que notre derviche conteur a mis en scène de « *drôles de bêtes africaines chez un drôle de voyageur ottoman du XVIII^e siècle* ». Rien n'a manqué à cette soirée où le barrissement des éléphants s'est mêlé à la charge furieuse de rhinocéros au strabisme divergent au milieu de girafes au cou plus longs que les minarets de la Souleymanié.

Le jeudi 10 février

Un grand nombre d'ouvrages appartenant à une adhérente (traductrice de chinois) décédée brutalement ont été distribués aux étudiants à Dauphine, certains ont été remis à la Bibliothèque et d'autres au Service des archives de l'Inalco. Cette opération a été menée en coopération avec la responsable des études chinoises : Madame Christine LAMARRE, avec Soline SUCHET pour la Bulac et Clotilde TROUVÉ pour les archives de l'Inalco.

Le dimanche 13 février 2011

C'est à l'initiative de Catherine MEUWESE et Françoise MOREUX que les sinisants ont accueilli « *l'année du lapin de Métal* » en invitant tous les adhérents de l'association à la Bibliothèque chinoise Charles DE GAULLE sise 6, rue Albert Bayet dans le 13^e arrondissement de notre bonne ville de Paris. À cette occasion le repas classique des mandarins fut remplacé par un très gai et prolétaire déjeuner buffet. Un intermède musical de

guzheng a réjoui les auditeurs et une loterie a permis à plusieurs convives de rentrer chez eux avec un souvenir de ce onzième nouvel an organisé par l'association.

Le lundi 14 février 2011

L'orientaliste géographe et directeur d'études à l'IHES, Augustin BERQUE a tenté de nous faire entrer dans sa pensée érudite et sophistiquée concernant « *l'histoire de l'habitat idéal* », en présentant les conceptions en la matière de l'Orient vers l'Occident, dans une brillante conférence, dans les salons de réception du 2, rue de Lille.

Le mardi 15 mars 2011

Pour accueillir Nowrouz, Azar PAJOUHECHE, accompagné du musicien Ostad Hossein et de son ney (flûte persane) a célébré l'amour, le vin et la libre pensée, en récitant quelques poèmes d'Omar KHAYYAM et HAFEZ de Chiraz. Les vers ont été lus en français par Maximine, Jeannine et Laurent dans la traduction de Gilbert LAZARD. Cette célébration de la culture persane a eu lieu au café associatif de la Commune libre d'Aligre et a réuni le public autour d'un succulent dîner iranien préparé par le maître queux Mahmoud RAZZAGHI.

Le mardi 29 mars 2011

Francis RICHARD, Directeur de la Bulac, a présenté la nouvelle bibliothèque très agrandie des langues et civilisation orientales qui s'est ouverte au public au 65, rue des Grands-Moulins depuis la dernière rentrée universitaire (2011-2012 s'entend). Héritière des vénérables fonds de la rue de Lille mais regardant vers le futur, cette bibliothèque très rénovée constitue un événement majeur dans le domaine documentaire et celui des études orientales.

Le mardi 26 avril 2011

Françoise KREISSLER, professeure d'histoire de la Chine contemporaine à l'Inalco, a évoqué l'épopée méconnue mais passionnante des « *Résidents et réfugiés juifs à Shanghai : entre intégration et marginalisation* » dans les salons de réception du 2, rue de Lille. L'oratrice a évoqué plus d'un siècle d'histoire durant lequel des juifs éparpillés entre l'Inde, le Moyen-Orient, la Russie et l'Europe parvinrent dans cette mégapole chinoise où ils s'adaptèrent tant bien que mal.

Le mardi 10 mai 2011

L'ethnologue et directeur émérite de l'EHESS, Alexandre GUILLEMOZ, a fait, dans les salons de la rue de Lille, une conférence sur le « *Chamanisme coréen ou la chamane à l'éventail* » pour témoigner de presque deux décennies d'une relation privilégiée avec une *mudang*, une femme initiée, subtile et intuitive quoique illettrée, qui a accompagné les prodigieux changements de la Corée au cours du siècle passé.

Le jeudi 26 mai 2011

Sous la houlette de François RAUZIER, une partie des participants du voyage au Tamil Nadu s'est retrouvée pour une randonnée pédestre avec visite de l'Abbaye de Port-Royal, afin de revivre les moments d'amitié liée lors du périple indien.

Le vendredi 10 juin 2011

Marine ROBIN, a organisé une visite au musée du quai Branly. Celle-ci a bénéficié de l'érudition des deux conférencières, qui ont initié nos adhérents (répartis sur deux groupes en raison du succès de la proposition) à un art subtil du Mali couvrant plus de dix siècles d'histoire et de métissage culturel dans l'ouest du continent Noir.

Le jeudi 1^{er} décembre 2011

Afin de faire connaître l'association dans le nouvel Inalco, Yohanan LAMBERT a pensé qu'une soirée, plus festive qu'une conférence, serait une occasion rassembler tous publics. Ce qui fut fait autour de Michèle TAUBER, venue inaugurer l'auditorium du Pôle des Langues et Civilisation par une « soirée musicale ». Le président Jacques LEGRAND est venu saluer cette initiative.

Michèle TAUBER a émerveillé son auditoire par un répertoire éblouissant d'aubades et sérénades chantées en quatre langues : arabe, hébreu, russe et yiddish, toujours traduites et présentées en français pour que chacun puisse les goûter.

Le mardi 6 décembre 2011

En fin d'après-midi, Magali GODIN, du service Communication de l'Inalco, a déroulé le fil d'Ariane dans les méandres de nos nouveaux locaux pour les faire découvrir à nos adhérents, venus en nombre, mais certains ont beaucoup erré dans le quartier avant de prendre la visite en marche...

Ce même jour une conférence très spécialisée a été donnée par Yohanan LAMBERT sur « *la Bible d'Alexandrie et le Talmud* » dans le contexte de

l'exposition du Louvre du moment, consacrée « *au royaume d'Alexandre le grand* ».

Le vendredi 9 décembre 2011

Les enseignants de malgache organisant un colloque en hommage à Pierre VÉRIN ont sollicité la participation de l'association des anciens élèves. Les occupations de chacun ont fait que c'est seulement en fin d'après-midi que la présidente est intervenue par un petit discours à la messe, en présence des enfants et des amis de cet illustre chercheur et professeur qu'a été Pierre VÉRIN.

* * *

Le trésorier Yohanan LAMBERT a, à son tour, présenté le **rapport financier** pour l'année 2011, en ces termes :

Comme prévu, le résultat 2011 est encore en déficit de plus de 1 900 € puisque l'annuaire ne pouvait être financé par nos recettes courantes.

Plusieurs explications peuvent être apportées :

1. L'année dernière nous terminions notre intervention par cette phrase : « Toutefois l'édition de l'annuaire représente un investissement exceptionnel d'au moins 4 000 € qui sera financé sur nos réserves. » En fin d'année 2011 nous avons obtenu une subvention exceptionnelle de l'Inalco de 3 250 €.
2. L'analyse des recettes montre un accroissement des cotisations et une légère diminution des abonnements ainsi qu'une nette baisse des produits financiers. Globalement les recettes sont stables et dans l'environnement économique actuel il semble peu probable de les voir augmenter.
3. Les dépenses sont maintenant fortement réduites. Il ne reste que quatre postes : l'assurance obligatoire pour 120 €, les frais de réception de l'assemblée générale (500 €), des frais de tenue de compte (70 €) et le bulletin qui représente 96% du total. Il me semble qu'*Orients* donne entière satisfaction : ce poste ne peut donc pas être réduit.

* * *

Sollicitée, l'assistance a adopté à l'unanimité ces trois rapports.

* * *

Les orientations de l'année 2012 ont été évoquées par la présidente, assez rapidement compte tenu de l'horaire.

Tout d'abord, quelques prochaines activités programmées ont été rappelées et d'autres dont les dates restent à fixer :

- une nouvelle visite des locaux de l'Inalco, avec la présentation des cursus d'études possibles,
- une visite de la Bulac.

Certaines opérations en cours ont été évoquées, qui n'ont pas encore connu leur achèvement :

- la Bulac ne s'est pas encore prononcée sur l'intérêt des ouvrages proposés par les anciens, dans un premier temps sous forme de fiches : 132 ont été remises pour être examinées et selon les décisions, les livres pourraient rejoindre les rayons de la bibliothèque ou être donnés aux étudiants. En attente...
- le projet avorté d'un second voyage au Tamil Nadu (qui avait fait la joie des 16 participants) qui peut être remis à l'ordre du jour si un nombre suffisant (10 au minimum) de personnes, se signale. À suivre...

La présidente a insisté sur les objectifs mêmes de l'association tels qu'ils figurent dans les statuts (voir ci-après), notamment en matière de :

Rapprochement avec les étudiants

À l'occasion du premier Forum professionnel qui s'est tenu le 17 février dernier, des anciens en activité dans des entreprises ont répondu de façon très enthousiaste et engagée à notre appel très ciblé. Ceux qui ont pu se libérer pour un moment dans la journée ont eu beaucoup de plaisir à prodiguer des conseils aux élèves. Dès que nous disposerons de notre bureau dans les locaux de l'Inalco, nous organiserons des rencontres, informelles à destination des élèves : l'un(e) d'entre nous fera part de sa disponibilité au jour et au moment de la journée qui lui conviendra, pour recevoir les élèves et leur livrer conseils et témoignages. Nous en ferons l'annonce aux étudiants via le BDE et les associations étudiantes.

Enfin, une manière très concrète de manifester notre solidarité avec les étudiants : nous avons pris en charge tout récemment les frais de transport en train de Cécile MAS, étudiante en japonais, judoka de haut niveau, pour se rendre aux championnats de France à Besançon.

Rayonnement des langues et civilisations orientales et de leur enseignement à l'Inalco

Grâce à ses nouvelles et confortables installations, dotées des moyens techniques avancés, l'établissement, son encadrement, ses enseignants organisent de nombreux colloques, conférences, etc... ainsi les amphithéâtres et l'auditorium sont prioritairement réservés à ces manifestations diverses, ce qui est tout à fait légitime.

Nous pouvons, en qualité d'anciens élèves, assister et/ou participer à ces manifestations, voire y contribuer de façon originale.

Probablement devons-nous, dans ces circonstances, modifier nos façons de fonctionner et établir un mode de communication plus efficace avec les différents services de l'Inalco, afin de nous intégrer de manière plus adaptée à cette profusion de propositions, mais aussi avec vous, membres de l'association. Et là, incontestablement, le web sera un lien incontournable. Notre webmaster souhaite créer une newsletter, probablement celle-ci verra-t-elle le jour prochainement. En attendant, notre site internet, rappelons-le est : <http://ancienseleves.langues-o.net> et nous ne pouvons que vous encourager à le consulter aussi souvent que possible. Enfin, n'oublions pas le rendez-vous du 6 octobre, journée multiculturelle et fête de rentrée de l'Inalco. Nous vous y attendons nombreux !

* * *

Élections de nouveaux administrateurs :

La présidente a prié tous les membres du conseil, sortants et candidats compris, de monter sur scène afin que l'assistance les voie bien.

Mesdames Françoise BARRY et Marie-Thérèse GAUCHER, qui avaient choisi de ne pas se représenter, ont été remerciées chaleureusement de leur efficace collaboration au long de ces années.

Il avait été annoncé que trois postes étaient à pourvoir. Trois candidats ont été présentés à l'assemblée :

- l'un, ALAIN SCHNEIDER, est membre du CA de très longue date et n'a plus besoin d'être présenté. Retenons de lui qu'il a étudié plusieurs langues dans notre institut, notamment : chinois, polonais, tchèque. Prenant une part active à la communication, il souhaite développer la présence de l'association sur les réseaux sociaux, élaborer une troisième version de notre site internet pour introduire

de nouveaux services, et créer (enfin) une *newsletter* destinée à une large diffusion.

Les deux autres sont de nouvelles recrues :

- Véronique JOBERT : ancienne étudiante de notre établissement où elle a étudié le russe et le grec moderne, est professeure des Universités dans la filière « langues étrangères appliquées ». Spécialisée dans les recherches sur la période stalinienne, elle s'est également intéressée à la *Perestroïka* et GORBATCHEV.
- Évelyne NOYGUES : ancienne étudiante d'albanais, a été diplômée en 1991. Elle a occupé trois ans le poste d'attaché culturel et de coopération à Tirana avant d'être envoyée à Tunis comme attachée de l'audiovisuel. De retour en France elle a rejoint *Albania*, une association culturelle pour promouvoir la culture albanaise dans les pays francophones. Après l'avoir dirigée pendant plusieurs années, elle se consacre maintenant, plus particulièrement, au développement de son site internet. Évelyne a organisé le premier Salon du livre des Balkans en 2010 auquel l'association des anciens élèves a apporté son soutien.

Le nombre de candidats étant identique au nombre de sièges à pourvoir, le scrutin n'a pas été nécessaire et les trois personnes ont été proclamées élues.

* * *

L'heure avançant, tout le monde fut convié à rejoindre le somptueux et copieux buffet préparé dans le Foyer, l'espace voisin de l'Auditorium.

* * *

Nouvelles personnalités du Comité d'honneur

Notre Comité d'honneur vient d'intégrer trois personnalités prestigieuses dont vous trouverez les présentations ci-dessous (par ordre alphabétique).

Philippe FÉNELON – quelques repères...

Philippe FÉNELON, qui a fait l'objet de plusieurs articles dans *Orients*, y compris le présent numéro avec la création au Palais Garnier de son opéra *La Cerisaie*, est pour nous déjà un « familier ». Nous pourrions relire son interview parue dans le numéro d'octobre 2010 et son article dans celui de février 2011.

Cet infatigable créateur met actuellement les dernières touches à son opéra JJR, *citoyen de Genève*, qui sera présenté en septembre, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques ROUSSEAU, Grand Théâtre de Genève.

Aussi, faute de temps pour se présenter par un texte classique, nous a-t-il priés de publier les principales étapes de son itinéraire, qu'il qualifie lui-même de « tortueux », mais dont nous retiendrons surtout le nombre important des œuvres (en fait il y en a plus d'une centaine) et la variété des formes d'expression artistique, où bien entendu la musique domine.

- 1952 : naissance à Suèvres, Loir-et-Cher. Enfance et adolescence à Orléans. Lycée Pothier. Conservatoire de musique. Cours de piano avec Claude ARDENT puis Janine COSTE.
- 1970 : premier voyage à Bayreuth. Écriture de l'opus 1.
- 1971 : voyage en Bulgarie. ENLOV.
- 1972 : rencontre Olivier MESSIAEN.
- 1974 : *Les Trois Hymnes Primitifs*, poèmes de Victor SEGALEN.
- 1977 : prix de composition.
- 1980 : installation à Barcelone.
- 1981-83 : pensionnaire de la Casa VÉLASQUEZ.

- 1984-86 : *Le Chevalier imaginaire*, d'après CERVANTÈS et KAFKA, opéra.
- 1988 : vit à Berlin.
- 1988-89 : *Les Rois*, d'après CORTÁZAR, opéra.
- 1991 : *Le Jardin d'hiver*.
- 1992-96 : *Salammbô*, d'après FLAUBERT, opéra.
- 1995-96 : *Dix-huit Madrigaux*, d'après *Duineser Elegien* de RILKE.
- 1998 : *In darkness*, textes de SHAKESPEARE, HERBERT et poètes anonymes élisabéthains – *Arrière-pensées*, entretiens avec Laurent FENEYROU.
- 1999 : *Quatuor à cordes n°4 avec voix*, textes de RILKE.
- 2001 : *Le Théâtre en liberté, Un geste salvateur, L'Iconostase*, textes.
- 2002 : *Cadenza*, ballet – *Carnet I, Anne-Marie PÉCHEUR*, film – K.Danza, ballet.
- 2003 : *Fragment IV – Leçons de Ténèbres*, d'après les *Lamentations de Jérémie*.
- 2003-2004 : *Faust*, d'après LENAU, opéra.
- 2005 : *Yala-87 Galle road, Bentota*, film – *Quatuor à cordes n°5 – La Vie est plus courte qu'un jour d'hiver*, film.
- 1999-2006 : *Deux Airs de concert*, textes de CORNEILLE.
- 2006 : *Aurora Bernárdez lee a Cortázar*, film – *Pasodoble*, ballet.
- 2006-2007 : *Judith*, d'après HEBBEL, monodrame.
- 2007 : *Histoires d'opéras*, texte – *Ich lasse Dich nicht*.
- 2009 : *Les Portes de Babel*, poèmes de Jean-Yves MASSON.
- 2008-2009 : *La Cerisaie*, d'après TCHERKHOV, opéra.
- 2006-2010 : *La Vuelta al día*, film.
- 2011 : *JJR, citoyen de Genève*, opéra, commande de la Ville et du Grand Théâtre de Genève pour commémorer le tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques ROUSSEAU.

David KESSLER

David KESSLER est né le 24 février 1959, à Boulogne-Billancourt. Ancien élève de l'école normale supérieure de Saint-Cloud, il est major de l'agrégation de philosophie en 1982. Après quelques années d'enseignement en lycée, il entre à l'École nationale d'administration en 1987 et devient Conseiller d'État.

Il a surtout travaillé dans le secteur culturel et audiovisuel :

- 1994-1996 : directeur de cabinet, puis directeur délégué auprès de Raphaël HADAS-LEBEL, directeur général de France 2.
- 1996-1997 : directeur général du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA).
- 1997-2001 : conseiller pour la culture et la communication auprès de Lionel JOSPIN, Premier ministre.
- 2001-2004 : directeur général du Centre national de la cinématographie (CNC).
- 2004-2005 : conseiller auprès de Marc TESSIER pour la Stratégie et l'harmonisation des programmes de France Télévisions.
- 2005-2008 : directeur de France Culture.
- 2006-2009 : président du Conseil supérieur des musiques actuelles (CSMA).
- 2008-2009 : directeur général délégué de Radio France chargé de la stratégie et des contenus ; et aussi, président du Forum des Images.
- 2009-2011 : conseiller, chargé de la culture, de l'éducation, de l'enseignement supérieur et de la recherche auprès de Bertrand DELANOË, maire de Paris.
- 2011 : directeur des *Inrockuptibles*.
- 2012 : directeur de la publication de la version française du *Huffington Post*.
- Depuis le 16 mai 2012 : conseiller culture et médias du Président de la République François HOLLANDE.

Son épouse Sophie KESSLER MESGUICH, décédée en 2010¹, est une ancienne élève de l'Inalco. Agrégée de grammaire et d'hébreu, elle était Professeure de linguistique hébraïque à l'université de Paris 3 et dirigeait au moment de son décès le Centre de Recherche Français de Jérusalem, dépendant du CNRS et du Ministère des affaires étrangères.

Elle a notamment publié *La langue des sages, matériaux pour une étude linguistique de l'hébreu de la Mishna*, Peeters, Louvain, 2002, et *L'hébreu biblique en quinze leçons*, Presse Universitaire de Rennes, collection Études anciennes, 2008.

Toujours disponible pour nous faire partager sa grande culture et son immense savoir, elle nous offrit plusieurs conférences dans les salons de

1. Voir *Orients*, février 2010, In memoriam, pages 155-156.

la rue de Lille, dont la dernière, intitulée *La présentation de la morphologie verbale de l'hébreu - histoire et actualité*.

André SANTINI

Rejoindre le comité d'honneur de l'association des anciens élèves des Langues O', c'est un peu renouer avec ma jeunesse étudiante. Entre deux formations très « franco-françaises » et conventionnelles - droit et sciences po - l'apprentissage du Japonais a été pour moi un véritable moment d'oxygénation intellectuelle et d'ouverture culturelle. Je garde un excellent souvenir de l'Institut de la rue de Lille. Je me souviens notamment de sa bibliothèque où trônaient d'immenses crachoirs de cuivre en forme de jarres...

J'eus comme professeur René SIEFFERT, un personnage vénérable, très érudit. Il avait traduit l'œuvre merveilleuse *Le Dit du Genji* (*Genji Monogatari*), l'un des plus grands romans de la littérature japonaise.

C'était à la fin des années 1950, une époque où le Japon était encore très lointain. Il s'est depuis rapproché de nous, par son développement économique bien sûr, mais aussi grâce à certains moments forts, comme le furent les Jeux Olympiques de 1964.

Aujourd'hui, je garde évidemment un attachement particulier pour ce pays, qui ne se traduit pas seulement par ma collection de *netsuke*, mais également par le mode de vie et la personnalité de ses habitants : la réactivité, l'imagination, l'autodérision, le respect... dont j'essaie de m'inspirer dans mon rôle de Maire d'Issy-les-Moulineaux.

Le hasard faisant bien les choses, au moment même où j'écris ces lignes, nous venons, avec ma ville, de nous rapprocher de la commune japonaise d'Ichikawa en vue d'un accord de partenariat.

Les liens qui vont nous unir à cette ville dynamique de 470 000 habitants en périphérie de Tokyo, nous permettront de partager et d'échanger avec cette cité en pleine modernisation sur les thèmes de la culture, de la jeunesse et des services numériques. À la pointe des technologies de l'information et de la communication, Ichikawa multiplie en effet les actions dans ces domaines : e-sondages, bornes interactives, e-administration locale...

Avec les relations privilégiées que nous avons déjà établies avec le district de Dongcheng à Pékin et le district de Guro à Séoul, cette nouvelle relation viendra compléter notre « axe asiatique ».

Avant tout, ces villes nous apprennent beaucoup des cultures extrême-orientales. Par exemple, nous ne mesurons pas combien l'histoire est un élément important dans nos relations avec les peuples asiatiques.

Ces rapprochements nous offrent l'opportunité de partager, d'échanger afin de recueillir le meilleur de ces sociétés, de nous enrichir des enseignements de leurs cultures ancestrales, et d'éclaircir notre vision d'un monde toujours plus complexe. C'est précisément ce que l'Inalco m'inspire. Passeur de ces langues et civilisations, l'Institut est unique au monde car il nous ouvre à la richesse et à la diversité des cultures orientales. C'est pourquoi j'aurai à cœur, avec mes pairs du comité d'honneur qui m'ont fait le plaisir de m'accueillir, de m'en faire le digne représentant !

André SANTINI²

Ancien Ministre

Député-Maire d'Issy-les-Moulineaux

Le nouveau comité d'honneur comprend donc :

- François CHENG
- Louis DENY
- Philippe FÉNELON
- David KESSLER
- André SANTINI
- René-Samuel SIRAT

2. On peut également relire l'entrevue parue dans *Orients* de décembre 2009.

Nouveau Conseil d'administration et nouveau Bureau

Au terme de l'Assemblée Générale du 22 mars 2012, les membres du Conseil d'Administration, au nombre de onze, sont (par ordre alphabétique) :

- Régine DAUTRY
- Emmanuel DE BRYE
- Francis ISARELLE
- Véronique JOBERT
- Yohanan LAMBERT
- Henri MARCHAL
- Catherine MEUWESE
- Françoise MOREUX
- Évelyne NOYGUES
- Alain SCHNEIDER
- Hélène SÉKUTOWICZ-LE BRIGANT

Ces onze personnes se sont réunis le 3 avril 2012, afin d'élire un nouveau Bureau. Celui-ci ne subit pas de modifications notoires et se compose de :

- Présidente : Françoise MOREUX
- Vice-président : Henri MARCHAL
- Secrétaire : Emmanuel DE BRYE
- Secrétaire-adjointe : Catherine MEUWESE
- Trésorier : Yohanan LAMBERT

Les missions spécifiques sont également reconduites :

- Relations avec les musées : Henri MARCHAL
- Responsabilité des publications : Yohanan LAMBERT
- Atelier 3E : Régine DAUTRY
- Relations avec le MAEE, site internet : Alain SCHNEIDER
- Relations extérieures : Hélène SÉKUTOWICZ-LE BRIGANT

Statuts de l'association

Les statuts rénovés de l'association ont été adoptés à l'Assemblée Générale du 10 mars 2008 et ont fait l'objet, pour le changement d'adresse du siège de l'Inalco, d'une parution dans le Journal Officiel du 28 janvier 2012.

ARTICLE 1 : Constitution

Il est fondé entre les adhérents aux présents statuts une association régie par la Loi du 1^{er} juillet 1901, ayant pour titre : Association des anciens élèves et amis des langues orientales.

ARTICLE 2 : But

L'association ainsi créée a pour but de :

- maintenir et développer entre ses membres des liens de solidarité et d'aide mutuelle.
- faciliter le placement des élèves et anciens élèves.
- contribuer au développement et au rayonnement de l'Institut national des langues et civilisations orientales.
- mettre en œuvre tout moyen d'accroître l'intérêt pour l'étude des langues et civilisations orientales.

ARTICLE 3 : Siège

L'association est sise à l'Institut national des langues et civilisations orientales (65, rue des Grands Moulins 75013 PARIS).

ARTICLE 4 : Durée

La durée de l'association est illimitée.

ARTICLE 5 : Membres

L'association se compose de membres titulaires, souscripteurs, bienfaiteurs et honoraires. Pour être membre titulaire il faut être à jour de cotisation. La cotisation des membres titulaires est fixée annuellement par décision du

Conseil d'administration. Les étudiants âgés de moins de 26 ans bénéficient d'une cotisation réduite sur présentation d'un justificatif.

Les membres souscripteur et bienfaiteur peuvent être une personne morale ou physique qui soutient l'association dans son fonctionnement par sa cotisation, éventuellement par des avantages inhérents à son activité. Les cotisations des membres souscripteur et bienfaiteur doivent excéder celle du membre titulaire. Elles sont fixées annuellement par décision du Conseil d'administration.

Le membre honoraire est proposé par un ou plusieurs membres de l'association. Cette proposition doit obtenir la majorité absolue du Conseil d'administration. Il n'est demandé aucune cotisation aux membres honoraires.

ARTICLE 6 : Perte de la qualité de membre

La qualité de membre de l'association se perd :

- par démission adressée par écrit au président,
- pour une personne physique par décès ou pour déchéance de ses droits physiques,
- pour une personne morale par mise en redressement judiciaire ou dissolution pour quelque cause que ce soit,
- pour non-paiement de la cotisation,
- par décision du conseil d'administration.

ARTICLE 7 : Ressources

Les ressources de l'association proviennent des cotisations, de dons manuels, subventions d'État, de Commune, de Département autorisées par la loi, de la subvention de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, du produit de rétributions éventuelles perçues par le service rendu aux membres et à des tiers, ainsi que les activités commerciales inhérentes à son activité (frais techniques).

ARTICLE 8 : Conseil d'administration

L'association est dirigée par un Conseil d'administration de douze à vingt-quatre membres (membre de droit non inclus), obligatoirement anciens élèves de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, élus au scrutin secret par l'Assemblée Générale, pour trois années. Le nombre précis de membres du Conseil d'administration est fixé, chaque année par le Conseil, avant l'assemblée générale. Les mandats sont renouvelables.

Outre les membres élus, le Président de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales est membre de droit.

Le Conseil d'administration choisit chaque année, parmi ses membres, au scrutin secret, un bureau composé comme suit :

- le Président de l'association,
- un ou plusieurs vice-présidents,
- un Secrétaire,
- un Trésorier,
- éventuellement un secrétaire adjoint et un trésorier adjoint.
- un ou plusieurs membres supplémentaires pour missions spécifiques.

Le Conseil d'administration se réunit au moins une fois tous les six mois sur convocation du Président de l'association, à son initiative ou sur demande du quart de ses membres.

L'ordre du jour est établi par le Président, après consultation des membres du bureau. Les délibérations et décisions sont prises à la majorité des voix. En cas de partage, la voix du Président est prépondérante. Le secrétaire dresse le procès-verbal des séances et le transmet à chacun des membres. Trois absences non justifiées entraînent la radiation du Conseil d'administration.

Les activités des membres du Conseil d'administration sont bénévoles. Toutefois des frais réels dûment justifiés, sont remboursables.

ARTICLE 9 : Président

Le Président convoque les réunions diverses de l'association. Il la représente dans tous les actes de la vie civile et est investi de tous pouvoirs à cet effet. Il a notamment qualité pour ester en justice au nom de l'association en qualité de défendeur et comme demandeur. Il préside toutes les assemblées.

Il recrute le personnel de l'association, décide de sa rémunération et fixe ses attributions.

ARTICLE 10 : Secrétaire

Le Secrétaire est chargé de la correspondance, des archives, des convocations aux réunions et assemblées, de la rédaction des procès-verbaux, de la tenue des registres prévus par la loi.

ARTICLE 11 : Trésorier

Le Trésorier est chargé de la gestion du patrimoine de l'association, il effectue tous paiements, reçoit toutes sommes dues à l'association et en donne décharge ; il ne peut aliéner les valeurs appartenant à l'association qu'après l'accord du Conseil. Il tient une comptabilité régulière des opérations par lui effectuées et rend compte de la gestion lors de l'Assemblée Générale.

ARTICLE 12 : Assemblée générale

L'Assemblée Générale comprend tous les membres de l'association à jour de cotisation. Elle a lieu au moins une fois par an à la date fixée par le Conseil. Quinze jours au moins la date fixée, les membres de l'association sont convoqués par les soins du Secrétaire. L'ordre du jour, établi par le Président, est indiqué sur les convocations. Elle élit le Conseil. Elle vote le bilan d'activité de l'association proposé par le Président. Elle résout les problèmes qui peuvent se présenter quant à la gestion économique ou morale de l'association. Elle décide des modifications des statuts, de la dissolution de l'association, ou de sa collaboration avec une autre association poursuivant un but analogue. Ne devront être traitées, lors de l'Assemblée Générale, que les questions soumises à l'ordre du jour.

Toutes les décisions prises par l'Assemblée Générale doivent l'être à la majorité simple des membres. Un membre absent peut voter par procuration, par l'intermédiaire d'un autre membre de son choix, qui devra fournir une attestation. Le nombre de procurations n'est pas limité.

ARTICLE 13 : Assemblée Générale Extraordinaire

Si besoin est, ou sur la demande de la moitié plus un des membres inscrits, le Président peut convoquer une assemblée générale extraordinaire, suivant les formalités prévues à l'article 12.

ARTICLE 14 : Règlement intérieur

Un règlement intérieur sera établi par le Conseil d'administration. Il est destiné à fixer divers points non prévus par les statuts.

Forum professionnel

Le 17 février 2012, s'est déroulé dans les locaux de l'Inalco, le premier Forum professionnel, qui a supplanté, en les concentrant sur une seule date, les anciennes demi-journées professionnelles. Cette année, plusieurs des membres de notre association ont participé activement.

Le groupe d'étudiants de HEI organisateur de cette manifestation avait sollicité de nombreux organismes, dont certains ont fait des présentations en amphithéâtre, et les stands étaient nombreux :

- Armée de l'air
- APEC - Association pour l'emploi des cadres
- BBL Transport
- CICR - Comité international de la Croix-Rouge
- Cour nationale du droit d'asile
- Crédit Agricole
- Croix-Rouge de Roissy-Charles de Gaulle
- Europ Assistance
- France Terre d'Asile
- ISM – Interprétariat
- MAE – Ministère des Affaires étrangères et européennes
- Pôle Emploi International
- Reporter Sans Frontières
- UNCHR - the UN Refugee Agency
- Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Notre association avait été en effet sollicitée. Le but des étudiants visait plus particulièrement les entreprises dans lesquelles des anciens sont actifs. Des courriels ciblés, suivis de la circulaire envoyée plus largement début janvier, ont permis de prendre en compte un mouvement assez général de nos adhérents, prêts à aider les étudiants dans la mesure de leur expérience professionnelle individuelle et les réponses positives ont été nombreuses.

Il est apparu très vite que, en plus des membres de notre Conseil d'administration¹ qui s'étaient déjà mobilisés, nous pouvions proposer un véritable programme de permanences d'anciens élèves issus du monde de l'entreprise. C'est alors que nous avons pris la décision de constituer un stand.

Le livret de l'étudiant² a mentionné : « Afin de vous aider dans vos réflexions et dans vos recherches, des anciens étudiants de l'Inalco, en activité dans de grandes entreprises et institutions, seront présents tout au long de la journée au stand de l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales ».

Ce livret comportait également des témoignages d'anciens élèves qui, faute d'être disponibles le jour du Forum, n'en étaient pas moins disposés à faire partager leur enthousiasme et le livret a ainsi rapporté les « Paroles de diplômés » de :

- M. Lionel CHAMPEAUD : directeur général d'EADS en Russie
- M. Eric DUGELAY : responsable des services en développement durable (Europe, Afrique, Moyen Orient) chez DELOITTE
- M. Paul LIU : cadre expatrié chez PEUGEOT puis CARREFOUR, a terminé sa carrière en qualité de consultant.

À notre stand, de 09h30 à 17h30, les personnalités suivantes ont pu prodiguer conseils et encouragements aux étudiants, selon le programme que nous avons établi avec eux et qui avait été communiqué aux organisateurs (par ordre chronologique) :

- M. Anthony BOUTHELIER : président délégué du CIAN (Conseil des investisseurs en Afrique)
- M. Ulrich RENAULDON : responsable achats services généraux et de mobilité chez AXA
- M. Olivier DELAGE : *Project Finance Senior Manager* chez ALCATEL-LUCENT France
- Mme Sybille DUBOIS-FONTAINE TURNER : présidente du Comité France-Chine
- Philippe MAZIÈRE : Coach créateurs d'entreprise - consultant CCIP

1. Les membres du Conseil d'administration qui se sont impliqués sont, par ordre alphabétique : Régine DAUTRY, Catherine MEUWSE, Françoise MOREUX, Hélène SÉKUTOWICZ-LE BRIGANT, sans compter Emmanuel DE BRYE qui était sur le stand du CPEI.

2. Livret de l'étudiant consultable à l'adresse : http://www.inalco.fr/ina_gabarit_rubrique.php3?id_rubrique=3070.

- Elisabeth CASTEL : directrice du Site Asie
- Sabine DE VILLOUTREYS : ex DRH chez ARKEMA (Chine)

Cette première mobilisation des anciens élèves est le témoignage de notre véritable engagement auprès de nos successeurs et est dans le droit fil de nos statuts³. Une telle bonne volonté ne peut et ne doit pas rester sans suite...

Françoise MOREUX

3. Statuts de l'AAEALO.

Aharon APPELFELD, cinquante ans d'écriture

Aharon APPELFELD, écrivain israélien contemporain, est né en 1932 à Tchernowitz où l'allemand est sa langue maternelle. Après avoir survécu à la guerre et à la Shoah, il arrive en Palestine mandataire en 1946. Il y apprend l'hébreu, sa « seconde langue maternelle » et en fait son outil d'écriture. Figure majeure de la littérature israélienne, il se situe toutefois hors du sésail des écrivains qui dépeignent les états d'âme d'une société israélienne en mutation permanente. APPELFELD s'attache à retracer le vécu du judaïsme européen d'Europe centrale tout au long du ^{xx}e siècle. Grâce au yiddish, la langue des grands parents, matrice de la mémoire juive d'Europe centrale, il parvient à jeter un pont entre son Europe d'origine et son pays d'accueil. Il dispose alors d'un nouvel atout : la langue hébraïque puisqu'elle incarne, avec le yiddish, l'une des deux grandes langues de la littérature juive d'Europe dès la fin du ^{xix}e siècle. APPELFELD modèle l'hébreu à son gré et y façonne des langages littéraires nouveaux : il se fait sculpteur de la langue, dans ses pleins, mais aussi dans ses manques. Son écriture qui confine à la métaphysique immortalise l'histoire juive contemporaine dans un style unique en son genre. Son premier recueil de nouvelles a été publié en 1962 et son tout dernier roman a vu le jour en février dernier : son œuvre compte cinq recueils de nouvelles et une cinquantaine de romans dont une douzaine sont traduits en français et publiés aux éditions de l'Olivier ainsi que dans la collection Points au Seuil.

Pour célébrer les quatre-vingts ans de l'écrivain, le département d'hébreu de l'Inalco a organisé un colloque international en son honneur et en sa présence du 25 au 27 mars dernier. Masha ITZHAKI, directrice du CERMOM est à l'origine du projet, auquel ont collaboré activement le Mémorial de la Shoah, l'Institut Heksherim de l'Université de Beer Sheva, le Schreiber Chair for Contemporary Jewish Culture à l'Université de Tel Aviv et les services culturels de l'Ambassade d'Israël à Paris.

L'ouverture du colloque a eu lieu le dimanche 25 mars au Mémorial de la Shoah. La professeure Masha ITZHAKI a fait une conférence introductive sur les secrets de la mémoire et l'art de la transmission, deux thèmes essentiels

dans l'œuvre d'Aharon APPELFELD. Madame Dina PORAT, professeure à l'université de Tel Aviv, a brossé un tableau historique de la Bucovine pendant l'été 1941, lors de l'invasion allemande. M. APPELFELD a lu des extraits de son dernier roman traduit en français : *Le garçon qui voulait dormir*, et le comédien Daniel MESGUICH lui a donné la réplique en français.

Les 26 et 27 mars, le colloque s'est poursuivi à l'auditorium du PLC. Après un chaleureux accueil de M. Jacques LEGRAND, président de l'Inalco, les sessions se sont succédé sous l'œil attentif d'Aharon APPELFELD. Ont été abordées en premier lieu la question du sens perdu (Myriam RUSZNIEWSKI-DAHAN), l'écriture testimoniale des enfants lors d'un génocide (Frosa PEJOSKA-BOUCHEREAU), l'esthétique de la réticence (Anne PROUTEAU), ainsi que l'histoire d'une vie (titre d'un roman de notre écrivain), une histoire de silences.

Puis Ouriel ROSENBLUM a évoqué la langue maternelle perdue et retrouvée. Une session consacrée à l'*ars poetica* chez Aharon APPELFELD a suivi : la symbolique des langages de la nature dans les nouvelles de l'écrivain (Michèle TAUBER) ainsi que l'infirmité comme métaphore à travers deux romans : *Voyage au cœur de l'hiver* (inédit en français) et *Et la colère ne s'est pas encore tue* (Points Seuil), (Yitshak BEN MORDEKHAY).

Le mardi 27 mars, Florence HEYMANN a évoqué la mémoire de Czernowitz, capitale de la Bucovine où APPELFELD a grandi : mémoire virtuelle ou incarnée de génération en génération. La matinée est ensuite consacrée à des auteurs contemporains d'Aharon APPELFELD et qui ont un vécu similaire (Helena SHILLONY), puis aux rescapés de la Shoah dans l'œuvre de l'écrivain, (Lily PERLEMUTER) et enfin au voyage en Pologne : un retour sur soi-même dans *la Pologne, un pays vert* (Shoshana RONEN).

Les deux interventions suivantes ont porté sur la littérature comparée : Aharon APPELFELD, Philip ROTH, le réel, l'imaginaire, le double et le fantastique (Orly TOREN), *L'immortel Bartfuss* (Points – Seuil) est-il un récit lazaréen ? en référence à l'œuvre de Jean CAYROL (Marie-Christine PAVIS). Cette session s'achevait avec la question du traumatisme et l'art de l'écriture dans *Le garçon qui voulait dormir* (Points – Seuil) (Rina DUDAÏ). La dernière session a présenté Aharon APPELFELD et le monde des pères : écriture et enfance (Anny DAYAN-ROSENMAN) ainsi que le rythme et le sens dans la prose de l'écrivain. (Yigal SCHWARTZ). Valérie ZENATTI, la traductrice de l'œuvre d'Aharon APPELFELD en français, a évoqué sa rencontre littéraire avec l'auteur et les motifs qui l'ont conduite à traduire ses romans.

En guise de conclusion, la parole a été donnée à Aharon APPELFELD lui-même qui s'entretenait avec Dan LAOR, professeur à l'université de Tel Aviv. L'écrivain a chaleureusement remercié les organisateurs et les participants. Il a exprimé son bonheur d'avoir pu assister à ces interventions trois jours durant et surtout d'avoir pu échanger avec le public nombreux et enthousiaste.

Ce colloque a constitué un événement particulièrement enrichissant qui sera suivi d'une publication intégrale dans Yod, la revue hébraïque de l'Inalco.

Michèle TAUBER

Journée Portes Ouvertes du 31 mars 2012

Au fil du temps, étudiants, enseignants et personnels de l'Inalco s'approprient les nouveaux locaux, particulièrement adaptés à des manifestations destinées à accueillir un grand public, telles que cette Journée portes ouvertes du 31 mars 2012 où l'association des anciens élèves avait un stand.

La direction des études avait particulièrement bien préparé cet événement et les visiteurs, qu'ils soient élèves de terminale, étudiants, parents ou autres curieux disposaient d'un choix assez impressionnant de présentations diverses. En plus du hall du deuxième étage, qui est le lieu d'accueil de l'Inalco, véritable carrefour de rencontres, plusieurs salles aux troisième, quatrième et cinquième étages, dont un amphithéâtre, ont permis au public de presque tout savoir sur les quatre-vingt-treize langues et civilisations enseignées, mais aussi sur les Filières : CPEI (Commerce international), DID (Didactique du Français langue étrangère), HEI (Hautes études internationales), CFI (Communication et formation interculturelles) et TIM (Textes, informatique et multilinguisme), par des conférences, cours, projections et présentations diverses.

Bien qu'en écrivant ces lignes, je ressente à nouveau le regret de n'avoir pas été simplement l'un de ces visiteurs pour profiter de tout ce programme riche et varié, le temps que nous avons passé, Catherine MEUWESE et moi-même, à notre stand aux côtés des associations étudiantes dans le hall du deuxième étage, reste en ma mémoire comme une tranche de véritable convivialité.

Un peu désordonné, parfois improvisé, chaque stand s'est personnalisé au fur et à mesure de la journée et le public pouvait, grâce à ces différents modes d'expression, prendre la mesure de la diversité qui constitue la richesse incontestée de l'Inalco.

Pour notre part, nous avons eu la joie d'échanger avec les élèves, mais aussi avec quelques enseignants dont certains sont devenus adhérents ou ont promis de le devenir. Nous avons aussi montré nos productions et avons vendu quelques numéros d'*Orients* et notre annuaire.

La nuit, juste avant les forêts

Cyril DUBREUIL, étudiant en M2 au département Chine de l'Inalco, avec lequel j'avais eu le plaisir de jouer *La Cantatrice chauve* en chinois lors de la mémorable « Journée culturelle Chine » du 12 décembre 2009 (il y interprétait le rôle de Mr SMITH, moi-même celui de Mrs MARTIN, et la présidente de notre association, Françoise MOREUX, celui de la bonne Mary !) a donné au Théâtre des Déchargeurs, les 7 et 11 avril, deux représentations en mandarin de la pièce de Bernard-Marie KOLTÈS *La Nuit juste avant les forêts* : sur un plateau presque nu où traînent ici et là quelques objets (des journaux, une paire de chaussures, une bouteille d'alcool), un personnage tour à tour balbutie ou éructe sa solitude et sa détresse dans un long monologue de près de trois quarts d'heure. Cyril, qui fut en 2010 l'interprète d'une remarquable adaptation scénique d'*Une Saison en enfer* de RIMBAUD (par le même metteur en scène, Jean-Paul ROUVRAIS), anime de sa forte présence physique cette pièce aux accents rimbaldiens.

Une traduction intégrale de l'œuvre, due à Madame NING Chun, avait été publiée à Pékin en 2006. La version adaptée à partir de laquelle le metteur en scène et le comédien ont travaillé se concentre sur quelques passages, avec un soin particulier apporté aux rythmes et à l'expression des émotions. Les représentations données à Paris l'ont été à titre gratuit, avec pour objectif de faire connaître le spectacle et de réaliser une captation vidéo qui viendra étoffer le dossier de presse : l'objectif visé est en effet de montrer la pièce en Chine, dans des théâtres ou des alliances françaises. D'ici là Ludovic MICHEL, directeur du Théâtre des Déchargeurs, envisage d'organiser, au cours de cette année, d'autres représentations de la pièce – payantes celles-là –, et de la faire jouer également en français.

Depuis 1992, Cyril DUBREUIL a joué dans de nombreuses pièces du répertoire moderne (BRECHT, BECKETT, JARRY, CLAUDEL, GENET, T. WILLIAMS, etc.), et a interprété également plusieurs rôles à la télévision et au cinéma, notamment dans le dernier film de LOU YE *Love and Bruises*, adapté du roman de JIE LIU Falin. Ce projet autour de la pièce de KOLTÈS est une preuve supplémentaire de sa détermination à lier ses deux passions pour

le théâtre et pour la langue chinoise. Une association rare, dont on ne peut que souhaiter qu'elle se prolonge et porte de nouveaux fruits.

Isabelle RABUT

Professeure à l'Inalco (département Chine)

Spectacle « danses du monde » du Club de danse du BDE

Mercredi 3 mai 2012, les étudiants du BDE scrutaient leurs listes de réservations afin de s'assurer, pour des raisons de sécurité, que le nombre de sièges autorisés dans l'Auditorium du PLC ne serait pas dépassé. Et la file d'attente était impressionnante. C'est que nombreux étaient ceux qui voulaient voir le premier spectacle de danse du Club de danse du BDE.

Encadré par Claire GIRARD (en L3 de LLCE chinois) et Thomas CHABANOL (L1 de LLCE chinois, 23 élèves de l'Inalco, particulièrement motivés, ont régaler le public d'un spectacle d'une qualité indiscutable, dans une ambiance très chaleureuse.

La responsable administrative du Club de danse, Madame Élisabeth COLLARD, malheureusement absente pour des raisons indépendantes de sa volonté, s'est exprimée par la voix de la charmante et piquante présentatrice. Elle a consenti bien volontiers à ce que nous reproduisions dans notre bulletin son discours. Nous l'en remercions.

Quand Claire GIRARD m'a demandé de prendre la responsabilité administrative de ce groupe de danse, j'ai pris le temps d'hésiter : j'adore la danse, c'est sûr. Mais, mon emploi du temps est déjà fort occupé, notamment par de nombreux engagements auprès des étudiants et anciens étudiants de la filière. Et puis, je n'ai pas une passion délirante pour les tâches administratives...

Mais j'ai vite compris que ce groupe d'étudiants est particulièrement autonome, débrouillard, créatif et courageux, que ce soit pour trouver des salles, organiser les répétitions et répéter ensemble en rythme. Je n'ai donc pas eu grand-chose à faire si ce n'est à les admirer. Ils ont réussi – dans des conditions difficiles et avec un délai très court – à créer un spectacle de réelle qualité.

Je tiens à souligner les enjeux complexes de ce projet. Au-delà des différences de langues, cultures, et horizons, ces étudiants ont réussi à s'entendre, à gérer des conflits, à trouver des points communs, à avoir une vision d'ensemble, à coordonner leurs envies, à coopérer pour créer.

Malgré des emplois du temps difficiles à coordonner, au milieu des périodes d'examens, ou pendant leurs vacances, ces étudiants se sont engagés, impliqués et motivés mutuellement pour se retrouver régulièrement pour danser ensemble en répétant maintes et maintes fois les mêmes mouvements, en tirant sur leurs muscles, en accordant leurs gestes, en pleurant et en riant de leurs courbatures ou de leurs blessures. Et au-delà des différences de souplesse, de force ou de sens du rythme, ces étudiants ont su dépasser les jugements, les peurs, le stress, et combiner leurs atouts pour créer une harmonie commune.

Je suis admirative et pleine d'espoir. Car si l'interculturel est une démarche à laquelle je tiens beaucoup, j'en connais les difficiles enjeux : en effet, au-delà des théories, c'est dans la confrontation à l'autre, dans la mise en commun, dans le dépassement des différences ou la concrétisation de projets que nous pouvons démontrer notre capacité à travailler et vivre ensemble quelles que soient nos langues et cultures. C'est aussi ce que ce groupe d'étudiants nous montre ce soir et je les félicite de porter ainsi les valeurs essentielles de l'Inalco.

Pour cela, je tiens aussi à remercier Madame AUTHEVILLE, Monsieur MOUDIAPPANADDIN et toutes les personnes de l'Inalco qui ont cru en ces étudiants et soutenu ce projet.

Et je ne peux qu'encourager les autres étudiants et enseignants à impulser, s'impliquer et participer à des initiatives et des projets tels que celui-ci.

Bravo à vous et merci.

Élisabeth COLLARD

Responsable pédagogique

Filière CFI (Communication et Formation Interculturelles) Inalco

Programme

PARTIE I :

1. danse orientale (3 filles et plusieurs types de danses, dont le « papillon »)
2. danse africaine (6 filles et 3 garçons)

3. danse de Bulgarie (5 filles et 1 garçon)
4. danse classique, sur une mélodie russe (4 filles et 1 garçon)
5. hiphop (8 garçons)
6. danse traditionnelle indienne khathak (2 filles)
7. danse Bollywood (8 filles et 3 garçons)

PARTIE II :

8. show de prestidigitation (1 garçon super doué !)
9. danse salsa (6 filles et 5 garçons)
10. danse contemporaine (3 filles)
11. démonstration de Taekkyon, art martial coréen (3 garçons)
12. danse chinoise (1 fille et 1 garçon)
13. show final (tous les danseurs)

Salon du livre des Balkans novembre 2012

C'est dans les locaux du Pôle des Langues et Civilisations que devrait se tenir cette année le Salon du livre des Balkans 2012, les vendredi 23 et samedi 24 novembre.

Cette troisième édition du Salon du livre des Balkans propose de « voir les Balkans autrement... » en réunissant des écrivains, des éditeurs et des universitaires autour de pays qui restent encore largement méconnus du grand public. Initiative originale consacrée à la production éditoriale des cultures de l'Europe du Sud-Est, elle est organisée à Paris par l'association culturelle « Albania »¹ avec de nombreux partenaires associatifs, universitaires (Inalco et BULAC), des ambassades et des centres culturels, des médias et des éditeurs.

Thèmes proposés – Invités

Les vendredi 23 et samedi 24 novembre, le Pôle des Langues et Civilisation du monde vivra à l'heure de la littérature des Balkans. Quatre thèmes seront à l'honneur : « Le Paris des Balkaniques : un regard pluriel sur notre capitale », « L'humour dans les Balkans », « Contes et légendes balkaniques » et « La Grèce et sa «*rebalkanisation*» ? »

Au programme de ces deux jours : quatre tables rondes regroupant écrivains et universitaires, des cartes blanches à des grands noms de la littérature balkaniques : l'une donnée à Ismail KADARÉ, écrivain albanais, ou à Elif SHAFAK, romancière turque² ; l'autre à Muhamedin KULLASHI, écrivain et diplomate kosovar. Plusieurs séances de dédicaces offriront des espaces de dialogues entre le public et les auteurs présents. Ce programme sera enrichi par le récital du poète et chanteur croate, Darko RUNDEK, de la projection d'un film illustrant le thème de l'humour dans les Balkans et d'une exposition de photographies sur l'Indépendance de l'Albanie en 1912. Vous trouverez l'actualité du salon sur : <http://livredesbalkans.eclublog.com/>

1. Fondée en 1997, l'association est présente sur Internet : www.association-albania.com.

2. Programme en cours d'élaboration au moment de l'édition du bulletin.

Éditeurs et libraires, spécialistes de l'Europe du Sud-Est, présenteront une sélection des meilleurs ouvrages disponibles sur la région, en langue française et en langue originale. À cette occasion l'AAELO présentera son bulletin *Orients*.

Rendez-vous incontournables pour tous ceux qui sont intéressés par l'Europe du Sud-Est, le salon s'adresse à un large public aux centres d'intérêts diversifiés, aux voyageurs, aux étudiants, aux universitaires, aux passionnés de cette partie de l'Europe les Balkans et tous les amoureux de littérature.

Évelyne NOYQUES

Après le silence...

Film projeté à l'auditorium du PLC le 9 février 2012 en avant-première en France¹

La ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court entre deux points, surtout lorsque l'un est en Israël et l'autre en Palestine, et que l'itinéraire pour origine une tragédie...

Ce soir du 9 février 2012, à l'auditorium de l'Inalco, j'avoue que j'ignorais tout de ce que j'allais voir, j'étais donc totalement réceptive. J'avais seulement salué Yaël ARMANET-CHERNOBRODA, accompagnée de son inséparable amie Bluma FILKENSTEIN, protagonistes venues d'Israël, et j'avais bien perçu que ce film, pas exactement un documentaire, mais le véritable récit en direct d'une « aventure » hors pair, serait un grand moment. Mon attention, comme mon souffle, ont été retenus tout au long de ces 82 minutes, mais pas mes larmes.

L'attentat eut lieu fin mars 2002 à Haïfa : un attentat-suicide, causant le mort brutale de Dov CHERNOBRODA, architecte urbaniste israélien qui a consacré sa vie au dialogue avec la Palestine et œuvré pendant 30 ans à la quête de la paix... Ironie terrible du sort, qui laisse sa veuve Yaël, sa famille et tous ses proches dans la perplexité et l'incompréhension.

Le film, réalisé par Marcus VETTER, qui a déjà tourné *Le cœur de Jénine*², commence en octobre 2009, quand la décision est prise par Yaël de rencontrer la famille du jeune terroriste palestinien de Jénine.

Il nous est donné de vivre en direct l'intégralité de l'aventure dans ses moindres détails : les préparatifs de l'équipe des deux jeunes femmes (assistantes du réalisateur) se rendant à Jénine pour rencontrer la famille. Il faut trouver un(e) interprète et nous comprenons que la tâche est délicate, car l'interprète prend elle-même des risques en se faisant le porte-parole d'une démarche qui peut ne pas être bien comprise.

1. Le film *Après le silence* était nominé au « *Cinema for Peace Award- most valuable documentary of the year 2012* », à Berlin.

2. *Le cœur de Jénine* relate l'histoire d'un père palestinien qui fait don des organes de son fils, tué par *Tsahal*, à des enfants israéliens.

Nous découvrons ainsi (avant Yaël) la famille TOBASSI, meurtrie elle-même et encore hébétée par l'incompréhension. Le père, très religieux, se rend quotidiennement à la mosquée pour prier et il puise sa force semble-t-il dans sa foi. Blessé, il reste cependant bienveillant. La famille vit repliée sur elle-même ; ils ont perdu leur « passeport » et ne peuvent plus se rendre en Israël. Les premiers contacts consistent dans une mise en confiance, puis très vite le questionnement sur les raisons d'un tel acte. Nous avons connaissance de témoignages divers d'amis de cette famille qui tentent eux-mêmes de donner un sens au geste de ce garçon de vingt-quatre ans sans histoire, geste qui les a eux-mêmes saisis et blessés et ne leur laisse que des questions sans réponses.

Un accord de principe sur une rencontre possible avec la veuve permet une autre préparation du côté de Haïfa. Un premier dialogue téléphonique de Yaël avec le père permet d'entrevoir la possibilité d'une rencontre, une rencontre qui n'est déjà plus une confrontation.

Yaël, qui a eu le temps de se poser toutes les questions, se met face à ce qui sera inévitablement une grande épreuve. Elle veut voir, dans cette famille, des parents qui ont perdu leur enfant, sans oublier que celui-ci demeure un meurtrier, et pas n'importe lequel, celui qui a interrompu trop tôt la vie de son cher mari et de leur aventure commune. Pourtant, imperceptiblement déjà le meurtrier a un prénom : Shadi, que Yaël parvient progressivement à prononcer.

C'est dans ce contexte que nous entreprenons avec Yaël les préparatifs de ce voyage de quelques dizaines de kilomètres. Presque comme pour une noce, Yaël s'est pomponnée, coiffée, maquillée, figurant qu'elle s'est, comme le renard du Petit Prince, habillé le cœur. Nous montons dans la voiture avec Yaël, assurée dans sa démarche, Yoav le fils de Dov, silencieux, et Bluma, l'amie de toujours, blême et angoissée plus que tous. Nous avons la gorge serrée au long de ce trajet, car il est trop tard pour hésiter ou revenir en arrière.

Parallèlement, nous assistons aux préparatifs de cette famille palestinienne qui remplit les comptoirs de fruits et de gâteaux. La même émotion contenue serre la gorge de ceux qui vont bientôt se rencontrer, se regarder pour la première fois. L'intensité dramatique est à son comble, d'autant que nous savons qu'il ne s'agit pas d'un film, mais de la réalité qui se déroule sous nos yeux explorés par une émotion similaire à celle qui peut tennailler les protagonistes.

La mère ne sera pas visible dans un premier temps : elle reste dans ses appartements, mais Yaël et Bluma, en qualité de femmes, auront cependant la permission de se rendre derrière cette porte coulissante, symbole d'un monde clos. C'est là que se passera « la » véritable rencontre, aboutissement de cette démarche de longue haleine.

Les dernières images sont celles de la promenade dans les rues de Jénine de ces deux femmes se tenant par la main, unies par leurs deux chagrins, sur lequel l'espoir est un baume. Comme si les efforts de paix de celui qui a été tué portaient un fruit inattendu et improbable.

Françoise MOREUX

N.B. Si vous n'avez pu venir à cette soirée de projection, vous pouvez acquérir le DVD du film *Après le silence* auprès de l'association.

Back vocal

Film iranien projeté à l'Auditorium du PLC le 6 mars 2012

C'est par un angle d'attaque particulièrement pointu que le réalisateur iranien Mojtaba MİRTAHMASHB¹ du film « Back Vocal » a, voulu montrer les effets pervers d'une idéologie religieuse portée à l'excès... appliquée aux femmes chanteuses.

Le titre anglais de ce film en langue persane (sous-titré en anglais) pourrait être traduit en français par : « Tu ne chanteras plus en solo ».

Quoi de plus anodin et a priori peu dangereux ! Pourtant, pas question pour une femme iranienne de chanter en solo. La voix féminine représenterait-elle un vrai péril pour ceux qui y prêtent l'oreille ?

Peut-être...

Le chant, qui consiste à sortir du fin fond de ses entrailles des sons qui peuvent provoquer des émotions intenses est, de fait, un exercice éminemment impudique, car il met à jour ce qui devrait rester au plus intime du corps humain : le souffle. Ce souffle, origine de la vie, s'échappe de la bouche d'une artiste en volutes infinies, en trilles sautillantes, ou en plaintes déchirantes et peut donc avoir des conséquences inouïes et porter l'auditeur, surtout s'il est un homme, à une addiction coupable qui peut le perdre.

À en croire les mollahs, la femme qui chante est une porte ouverte sur la débauche...

Quand on connaît le quotidien des Iraniens et l'ingéniosité qu'ils développent pour contourner les règlements pointilleux et fallacieux, on n'est pas surpris de découvrir des femmes exceptionnelles, tout aussi déterminées les unes que les autres à donner de la voix, contre vents et marées. Et ce n'est pas seulement pour chanter, roucouler, fredonner, mais pour imprégner les mélodies du plein sens de leur résistance et de leur

1. Mojtaba MİRTAHMASHB a été membre du jury international du 17^e FICA (Festival International des Cinémas d'Asie) de Vesoul 2011.

rébellion, illuminées par la poésie des textes clamés, dont elles sont souvent les auteures.

Même si elles ne peuvent plus tenir le rang qu'elles devraient tenir, c'est-à-dire celui de vedette ou de diva, elles continueront à créer par toutes sortes d'artifices et dans des genres divers, autant que le pays comporte de styles musicaux.

Leur vengeance est de réaliser un solo à l'unisson de leur insoumission !

Françoise MOREUX

Le rôle et le poids de l'héritage culturel dans les jeux et enjeux de pouvoir à Madagascar

Le 29 mars 2012 une conférence organisée par le CROIMA (Centre de Recherche sur l'Océan Indien et le Monde Austronésien) s'est tenue à l'Inalco. Cette séance a été précédée d'une courte allocution de Madame Françoise MOREUX, présidente de l'association des anciens élèves et amis des langues orientales, qui a remercié vivement les organisateurs d'avoir pris soin d'associer les anciens à ce cycle de conférences.

La présentation portait sur les différentes manières de s'octroyer le pouvoir en fonction des opportunités offertes par les faits historiques. À partir des cas relevés à Madagascar, il a été possible d'examiner des formes successives de domination d'un groupe sur l'ensemble d'une population. Les jeux des alliances et des mésalliances déterminent des rapports de force conduisant de manière factice, rarement conforme aux réalités, à l'émergence d'un individu qui symboliserait le pouvoir. Il appartiendra alors aux membres du groupe hissé ainsi au-dessus des autres de légitimer cette position par des séries d'artifices. On fait appel à des mythes fondateurs très favorables au groupe dominant. Les récits populaires et les traditions sont aménagés de manière à trouver des ascendants prestigieux. Les nouveaux souverains s'octroient ou dérogent à un certain nombre d'interdits pour mieux se démarquer du peuple pourtant qualifié de souverain. Il fut très facile de modifier les règles pour que le favori ou le successeur naturel soit écarté. Des devins, préalablement endoctrinés, se targuent de parler au nom des ancêtres et finissent par découvrir dans leur oracle le candidat souhaité par les notables.

L'entrée de Madagascar dans le monde dit moderne, ne modifiera pas les jeux et les enjeux pour le pouvoir. L'introduction de nouveaux concepts par le christianisme et le colonialisme a modifié l'équilibre social. Les valeurs traditionnelles perdent en crédibilité. Dans le cadre de sa stratégie

du « diviser pour régner », le pouvoir colonial imagine et découpe la population en dix-huit tribus. Durant les Républiques successives, le jeu continue mais avec des nouveaux artifices : démocratie, socialisme plus récemment écologique, humaniste, etc. Les slogans changent mais la méthode pour s'accrocher au pouvoir reste immuable.

Actuellement, mondialisation oblige, le pouvoir s'impose par des dogmes préconisés par la fameuse communauté internationale qui se réduit en fait en ce qui nous concerne à l'Europe et les États-Unis. Parmi ces dogmes figurent la démocratie, la bonne gouvernance, la lutte contre la corruption, les droits de l'homme, etc... Un pays comme Madagascar n'a pas les moyens de discuter de ces principes et promet de les appliquer dans l'espoir de continuer à bénéficier de l'aide internationale. Ainsi on revient une nouvelle fois aux facéties des jeux et enjeux de pouvoir. Tout le monde s'accorde et se contente d'énoncer des principes qui ne seront que partiellement appliqués, même dans les pays qui les ont préconisés.

Enfin, les règles définissant l'accès ou l'exercice du pouvoir devraient rester immuables pour que tout le monde puisse y accéder pour en comprendre le fonctionnement. Ces règles sont pourtant modifiées régulièrement en fonction des enjeux du moment.

Aussi dans ces jeux et enjeux, les seuls paramètres stables sur lesquels on devrait bâtir la légitimité d'un pouvoir restent les valeurs culturelles mais qui nécessitent un changement radical dans notre manière d'imaginer notre avenir commun où chacun pourra vivre librement ses propres valeurs dans le respect total de celles d'autrui.

Jean-Aimé RAKOTOARISOA

Un Dalai-lama « pas comme les autres »

Nous nous faisons du Dalai-lama une idée comparable à celle que nous pouvons avoir d'un hiérarque religieux, et spécialement en Occident du pape, souverain pontife de l'Église catholique. Par définition, nous tenons l'un et l'autre pour des hommes de grande foi, de haute vertu, dignes du respect de tous et de la vénération de leurs fidèles.

De nos jours, c'est l'image que nous en donne TENDZIN Gyatso, le quatorzième Dalai-lama. Sa silhouette vêtue de jaune et de rouge nous est familière. Elle inspire d'autant plus la sympathie qu'il représente l'infinie douleur du peuple tibétain, asservi par la Chine communiste. La sagesse dont il sait faire preuve face à des événements démesurés lui vaut une admiration qui ne se limite pas aux seuls bouddhistes. À l'Ouest comme à l'Est, nous éprouvons tous pour lui beaucoup de compassions, même s'il nous faut reconnaître notre impuissance à changer le cours de l'histoire.

Pourtant il n'en a pas toujours été ainsi. Il est arrivé dans le passé que des Dalai-lamas se comportent de façon peu compatible avec leur haute fonction religieuse, tout comme l'histoire des papes romains compte quelques brebis galeuses dont ALEXANDRE VI est l'exemple achevé.

Dans l'histoire du Tibet, le cas le plus singulier est bien certainement celui de TCHANGYANG Gyatso, le sixième du nom. À la différence des papes qui sont élus par le Sacré Collège réuni en conclave, le chef religieux tibétain est désigné par les abbés des principaux monastères à la suite d'une longue et minutieuse investigation, puisqu'il s'agit de retrouver chez un tout jeune garçon les habitudes et les traits de caractère du pontife décédé dont il est censé être la réincarnation. Ce choix est d'autant plus important que l'enfant retenu par les enquêteurs devient du même coup, conformément à la mythologie mahayaniste, la réincarnation de TCHENRÉZIG, le bodhisattva Avalokitésvara, lequel réside au Potala et répand de là les bienfaits de la compassion universelle sur l'ensemble des êtres, présents et à venir.

Nous sommes à la fin du XVII^e siècle. Le cinquième Dalai-lama, NGAWANG LOBJANG Gyatso, a régné pendant quarante ans. Tout au long de son règne, il a fait preuve de qualités morales et intellectuelles exemplaires. Il a été un

souverain si prestigieux qu'il est devenu dans l'histoire de son pays « Le Grand Cinquième », comme Louis XIV est devenu Louis le Grand ou Pierre I^{er} de Russie Pierre le Grand.

Malheureusement, après cette période faste, le Tibet s'est enfoncé dans les intrigues. Le régime politique du pays présente, en effet, un vice rédhibitoire. À un homme d'envergure exceptionnelle doté d'une forte personnalité, succède inéluctablement un enfant en bas âge qu'il s'agit de former en une quinzaine d'années pour le rendre apte à exercer sa double mission de pontife religieux et de souverain temporel. Pour le remplacer pendant sa minorité, un régent est désigné parmi les hauts fonctionnaires du Potala. Il a tous les pouvoirs d'un chef de gouvernement mais non pas les prérogatives d'un chef spirituel.

Ainsi en a-t-il été à la mort du cinquième Dalai-lama. Mais là où les choses se sont compliquées c'est quand le régent SANGYE Gyatso a décidé, pour d'obscurs motifs politiques et d'inavouables ambitions personnelles, de cacher la mort du Grand Cinquième et de laisser croire qu'il s'était simplement retiré pour se livrer sans restriction à la contemplation mystique et à la méditation. Pendant quinze ans, de 1682, date de la mort effective du Dalai-lama, à 1696, date où celle-ci est annoncée officiellement, SANGYE Gyatso joue une étonnante comédie avec l'aide d'un moine stipendié qui, lorsque des visiteurs de marque se présentent, simule à s'y méprendre son illustre modèle, dissimulé dans la pénombre de son oratoire, derrière un rideau de tulle et l'épaisse fumée des encensoirs.

Entre temps, le régent a fait procéder en secret par de faux enquêteurs à sa solde à la recherche du successeur, en attendant le moment où il devra révéler la mort du Grand Cinquième. Avec l'aide de ses comparses, il a déniché en 1683 un bébé né dans une pauvre famille nyingmapa, la secte la plus archaïque du bouddhisme tibétain, en un lieu reculé, aussi reculé que possible dans cet immense pays très peu peuplé et souvent désertique, afin que nul ne sache pendant quinze ans que c'est en ce hameau misérable qu'est née la nouvelle incarnation du glorieux bodhisattva TCHENRÉZIG, appelée à jouer bientôt le premier rôle dans une pièce de théâtre truquée à laquelle il n'a pas été préparé.

Et les choses se sont passées d'abord ainsi que le rusé régent l'avait voulu. Alors, en 1696, il annonce, comme si cela allait de soi, que le nouveau Dalai-lama, appelé à siéger sur le trône du plus vénérable de ses prédécesseurs, se nomme TCHANGYANG Gyatso et qu'il sera d'ici peu en âge de régner sur ses sujets dès lors qu'il aura été reconnu comme *Toulkou* ou

bodhisattva vivant puis ordonné comme *guélong* ou moine selon les rites traditionnels, et qu' il aura prononcé les vœux faisant définitivement de lui un membre de l'école guélounga, la secte des Dalai-lama, celle des Vertueux coiffés du bonnet jaune. Effectivement, après s'être vu conférer les ordres mineurs par le Panchen-lama, l'autre pontife du Tibet, il est solennellement transporté en palanquin jusque dans son palais et intronisé le 8 décembre 1697 dans la fumée des brûle-parfums, dans le vacarme discordant des trompes, des cymbales et des tambours, en présence des hiérarques et de toute la cour. SANGYE Gyatso est confirmé dans sa haute fonction et prié de poursuivre la sage politique du Grand Cinquième. Tout paraît être pour le mieux. La supercherie a réussi.

Le plan machiavélique si bien échafaudé, l'astucieux scénario si bien combiné, aurait pu en rester là et personne n'aurait jamais su ce qui s'était réellement passé si le nouveau Dalai-lama avait accepté la haute mission dont il avait été investi lors de son intronisation. L'empereur de Chine, qui s'était avec raison inquiété de la retraite interminable du Grand Cinquième, en aurait été rassuré, les tribus mongoles, toujours prêtes à déferler sur le plateau tibétain, auraient été arrêtées dans leur élan, contraintes de renoncer à leurs ardeurs destructrices. Mais nul n'ignore que si l'homme propose, c'est Dieu, et lui seul qui dispose. Il y avait un grain de sable dans un mécanisme qui pourtant paraissait parfaitement huilé, un grain de sable qui fit tout capoter.

Le régent n'avait pas imaginé que le mal viendrait du nouveau pontife qui lui devait son ascension, de sa créature arrachée par lui à la misère et à l'insignifiance. Que celui-ci veuille lui jouer un mauvais tour en remerciement de ses bienfaits ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Pourtant force lui fut de constater à quel point le jeune homme n'éprouvait aucun penchant pour la vie monastique, même dans l'atmosphère feutrée et le décor somptueux, du Potala. Non seulement il n'avait aucun désir de mener la vie d'un moine mais il ne portait aucun intérêt à la religion. Il se refusait à prendre part aux cérémonies dictées par l'usage, à accomplir les rites qui sont l'essentiel du culte mahayaniste, il chassait les *gëshés* (savants théologiens) chargés de lui enseigner la théologie et aussi les ministres chargés de l'informer des affaires de l'État. Il n'avait pas plus le goût de l'action publique que celui de la vie spirituelle. Son entourage en était consterné.

Contre l'évidence, SANGYE Gyatso s'accrochait à l'espoir qu'en prenant de l'âge son pupille prendrait aussi de la raison. Sans doute finirait-il par se glisser dans le rôle de son personnage et se résignerait-il à accomplir

le destin qu'on avait forgé pour lui. C'est pourquoi, quand il atteint sa vingtième année, et sans même le consulter, le régent invite officiellement le Panchen-lama à venir à Lhasa pour conférer à TCHANGYANG Gyatso les ordres majeurs, qui en feront un lama au plein sens du terme, apte à devenir le nouveau Dalai-lama.

Mais, à l'annonce de ce qui se trame à son sujet, le jeune homme se révolte, refuse catégoriquement de se plier à la cérémonie d'ordination, quitte précipitamment Lhasa et gagne à marche forcée le monastère de Tashilhumpo, près de Shigatsé où réside le Panchen-lama. Devant la menace de se voir enfermer dans une fonction sacerdotale dont il ne veut à aucun prix, il avoue au pontife sidéré qu'il ne ressent aucun désir d'être moine. Il dénonce ceux des vœux qu'il a déjà contractés par ignorance et faiblesse sous la pression de ses maîtres et entend demeurer à tout prix un homme libre.

Malgré cette abjuration sans équivoque, les abbés des trois grands monastères de Sera, Drepung et Ganden, qui constituent le sommet de la hiérarchie ecclésiastique tibétaine, se rendent auprès de lui après son retour à Lhasa dans le vain désir de le voir revenir à résipiscence. Rien n'y fait.

Cette démarche d'une exceptionnelle gravité a du moins le mérite de ne plus laisser de doute quant au fait que le candidat de SANGYE Gyatso ne possédait pas une once de sentiment religieux et que l'idée d'avoir à diriger les affaires de l'État lui faisait horreur. En fait, il ne croyait à rien de ce qui lui avait été enseigné. Il était athée et de surcroît anticlérical. Un prêtre anticlérical c'est déjà énorme, mais que dire quand ce prêtre est le chef suprême de son église et le souverain absolu d'un État théocratique ?

À présent qu'il est adulte, il ne cache pas que son ambition est de jouir de la vie et pour cela de n'accepter aucune contrainte. Il refuse à demeurer reclus dans son palais comme dans une prison, même si celle-ci est dorée. Il entend ne pas être l'esclave d'une fonction publique qui lui a été imposée contre son gré et qu'il répugne à exercer. Bref il ne se sent aucune vocation, ni religieuse ni politique. Au lieu de s'occuper des affaires de l'État, il préfère musarder, bayer aux corneilles, ou bien se livrer à des passe-temps que la bienséance et la religion réprouvent. Dès le début de son installation pourtant il n'hésite pas à heurter la sensibilité de son peuple par son comportement hérétique et provocateur. Le bouddhisme qu'il est supposé incarner est par excellence la doctrine de la non-violence. Il interdit de tuer quel qu'être vivant que ce soit, au point qu'au Tibet il n'y a de bouchers que des musulmans étrangers. Nul sujet du Dalai-lama ne se risquerait à abattre

lui-même un animal, par souci de respecter intégralement toute vie, mais aussi par peur d'être plus tard mal réincarné. Or, voici que TCHANGYANG Gyatso, muni d'un arc et de flèches, n'hésite pas un instant à tirer sur les bêtes qu'il rencontre au cours de ses promenades dans la campagne. Au lieu de les protéger et de les aimer, il les massacre, le plus souvent inutilement puisqu'il n'en mange même pas la viande.

Le chef suprême du bouddhisme qui prône la compassion universelle, est devenu un chasseur, c'est-à-dire un assassin aux yeux de ses compatriotes qui tous adhèrent sans réserve au dogme sacro-saint de la réincarnation, au *samsara*.

Et la chasse n'est pas le seul crime qui peut lui être imputé. Il lui arrive souvent de quitter à pied son palais et de courir la prétentaine, vagabondant le long des rues et des ruelles de la ville, à la recherche de quelque aventure galante. Il a abandonné la tonsure, il ne se fait plus raser la tête, ainsi que l'exige la règle monastique et se laisse pousser les cheveux « comme une fille ». Son aspect n'est plus du tout celui du moine qu'il est censé être. Il porte des bagues aux doigts, des boucles aux oreilles, des bracelets aux poignets, des bijoux sur ses vêtements, lesquels sont de soie aux couleurs chatoyantes, au lieu du froc de bure rouge-grenat de son ordre. Les gens qu'il croise dans les rues et les cabarets n'imaginent pas un instant qu'il s'agit d'un moine, encore moins du Dalai-lama qui les gouverne et au nom duquel la justice est rendue.

Avec le temps il se dévergonde toujours un peu plus, il entre boire et s'enivrer dans les lieux de plaisir, fréquente des femmes de petite vertu, se lie d'amitié avec des gens de mauvaises mœurs, s'attable à leur côté pour de agapes et des beuveries. Il n'est pas rare qu'il rentre en complet état d'ébriété, au petit matin, soutenu par des compagnons d'orgie à peine moins ivres que lui.

TCHANGYANG Gyatso n'a cependant pas que de vices. Il aime aussi les belles lettres et il a le don de la poésie. Au lieu d'annoncer d'insipides prières ou de dire la messe tibétaine en agitant sonnette et double *dordjé*, ou bien de tourner son moulin à prières comme tout bon lama doit la faire, il récite à ceux qu'il rencontre les poèmes de sa composition. Il les chante même, car il les met volontiers en musique. Dès lors, ses vers se répandent peu à peu hors des gargotes et des cabarets. Ils plaisent au public d'autant plus qu'ils disent l'amour des femmes, du vin, et de la bonne chère, et non pas les sinistres commandements de la morale et de la religion. Son inspiration n'est pas celle d'un moine, elle est essentiellement profane, hors de toute

préoccupation spirituelle. Le sublime, le divin, il ne le connaît qu'au travers des joies terrestres et des plaisirs frivoles. Du coup, son œuvre poétique devient populaire parmi les habitants de Lhassa, pas fâchés sans doute de constater que la littérature n'est pas nécessairement dévote et bien-pensante, et qu'il existe parmi eux aussi d'autres poètes que les égreneurs de chapelet et les punaises de sacristie.

Quand enfin ils découvrent, stupéfaits et incrédules, la véritable identité de leur troubadour, après les premiers moments d'intense émotion, ils ne se sentent plus de joie. Ceux d'entre eux qui ont appris à lire et à écrire, se mettent à rédiger et à distribuer sous le manteau des exemplaires de ces poèmes si nouveaux, si beaux, si humains, qui expriment enfin ouvertement des sentiments jusque-là demeurés interdits et inconnus. Certes, le lyrisme dont est pleine cette poésie romantique fait un vif contraste avec les cantiques monocordes et les ennuyeuses litanies, marmonnés d'une voix caverneuse par les lamas dans les temples. Elle jette dans le désert aride du ritualisme une lumière et une fraîcheur qui vont en faire très vite des chefs d'œuvre de la littérature, repris par hommes et femmes du peuple comme des refrains. Déjà de son vivant TCHANGYANG Gyatso, « le lama chantant », est reconnu comme le plus grand poète de son temps. Et chacun de lui pardonner ses frasques au nom de la reconnaissance et de l'admiration.

Tout cela ne fait pas l'affaire du régent ni des dignitaires du régime qui avaient imaginé trouver dans le nouveau Dalai-lama un saint homme, confit en dévotion, prêt à marcher sur les pas de ses prédécesseurs, sans trouble, sans histoires, sans scandale. Mais comment éviter à présent le scandale quand TCHANGYANG Gyatso est pour la première fois depuis des siècles un souverain très proche de ses sujets, qui sait les toucher et les émerveiller ? Les grincheux auront beau s'insurger contre ses chansons au ton léger, au langage parfois grivois, si peu habituelles chez un lama, à plus forte raison chez un Dalai-lama, elles rencontrent un fier succès. C'est en vain que le régent envoie ses sbires confisquer les textes litigieux dans les tavernes et les maisons, et menacer des peines de l'enfer ceux qui les recopient et les distribuent dans la population. Rien n'y fait. En dépit des menaces et des confiscations, il en restera toujours assez d'exemplaires pour que la postérité apprenne à les connaître et à les apprécier. Mieux encore, il en paraîtra plus tard une traduction anglaise sous le titre révélateur de *Chants d'amour du sixième Dalai-lama (Love Songs of the Sixth Dalai-lama)*, plus plusieurs autres encore.

Au spectacle de son impuissance à endiguer le torrent qu'il a lui-même involontairement déclenché, SANGYE Gyatso décide d'avoir recours aux grands moyens. Puisqu'il n'est pas possible de porter la main sur un *Toulkou*, tenu pour être un « bouddha vivant », et ceci même lorsqu'il n'est pas encore consacré par les rites, il s'abouche en secret avec des spadassins qu'il paye généreusement en leur affirmant qu'ils commettront une bonne action qui leur vaudra « un bon karma ». Ceux-ci doivent profiter d'une sortie en ville de TCHANGYANG Gyatso, sans escorte, en la seule compagnie d'un domestique et de son âme damnée, un dénommé THARGYANAS. Ce personnage mystérieux est son compagnon de beuverie et un entremetteur zélé. Il a notamment pour mission de fournir son ami en prostituées.

Las ! La tentative d'assassinat échoue par suite d'une erreur de l'assassin. Au lieu de tuer THARGYANAS, il en tue le valet. Le Dalai-lama devine aisément qui a guidé la main de ce maladroit et s'en prend véhémentement au régent, bien que celui-ci soit l'homme à qui il doit d'être sorti du néant. Les relations, déjà compromises, s'enveniment au point de laisser place à la haine.

En 1703, au lendemain de cet « accident », SANGYE Gyatso, au désespoir, se voit contraint de donner sa démission. Seule consolation toutefois : il obtient de faire nommer à sa succession son fils NGAWANG Rinchen, ce qui lui permet de garder encore pour quelque temps la haute main sur l'administration du pays. Cela fait vingt et un ans qu'il est le maître absolu du vaste royaume sans roi qu'est le Tibet. Son dernier geste important en tant que régent est l'inauguration du splendide mausolée qu'il a fait édifier au dernier étage du Potala pour y déposer les restes du Grand Cinquième. Pendant dix jours il y fait réciter les prières rituelles par les lamas qui défilent en procession autour du tombeau, dans le tintamarre grinçant des *kanglings* et des *gyalings*, dans le mugissement des *radongs*, dans le vacarme des tambours et des cymbales.

Puis les événements se précipitent. Poussés par les Mandchous, maîtres de la Chine, les Mongols se ruent sur le Tibet, occupent Lhassa et exigent que SANGYE Gyatso soit exilé dans l'une de ses propriétés de la vallée du Yarlung, à Gongkan. Mais en cours de route des hommes d'armes au service du chef mongol GUSKRI Khan l'interceptent et le font prisonnier. Quelques jours plus tard, il est exécuté sans autre forme de procès. Il avait 52 ans.

Le même sort est bientôt réservé à son fils NGAWANG Rinchen, qui disparaît lui aussi au cours d'un déplacement. Quant au sixième Dalai-lama, il est d'abord détrôné le 27 juin 1706 et chassé du Potala par un autre chef

mongol CHARANG Khan, puis emmené sous bonne escorte dans le Nord du pays. C'est là, quelque part sur la route menant au lac Kokonor qu'il est abattu, le 14 novembre de la même année. Il avait 23 ans.

Bernard LE CALLOC'H
Vice-président de l'association française
d'études finno-ougriennes

Fort-Bayard : une poussière d'empire dans la vaste Chine

Absente des guides touristiques, mais présente dans les livres d'histoire, sous le nom de Fort-Bayard, Zhanjiang a conservé les traces de la présence française. Le développement harmonieux de la ville actuelle a-t-il été influencé par les vestiges qu'on y a laissés ? Une chose est sûre Zhanjiang a un air de chez nous que les autres villes chinoises n'ont pas.

En 1898, année où la France occupa le territoire de Kouang-Tchéou-Wan, Fort Bayard n'existait pas. Ce n'était qu'un petit port de pêche de la mer de Chine, isolé dans une bande de terre, large d'une quinzaine de kilomètres, étalée sur le pourtour d'une vaste baie prolongeant l'estuaire de la rivière Matché où de petites îles étaient disséminées. Cette bande de terre plus les îles, soit 850 kilomètres carrés, constituaient le territoire de Kouang-Tchéou-Wan. Le port de pêche, seul bourg important, devint le centre administratif du territoire et porta le nom de Fort-Bayard.

Situé sur la côte méridionale du Guangdong (maintenant du Guangxi, du fait du déplacement administratif de la frontière), face à l'île de Hainan, Kouang-Tchéou-Wan intéressait particulièrement la France, car étant proche du Vietnam, il constituait un excellent avant-poste pour assurer la défense du Tonkin que convoitaient les Chinois. Il permettait aussi de surveiller les trafics illicites auxquels s'adonnaient par mer Chinois et Vietnamiens. Sans trop de difficultés le Céleste Empire nous le loua pour 99 ans.

Dès lors, Kouang-Tchéou-Wan passa sous l'autorité du gouverneur général de l'Indochine et le port de pêche fut aménagé en base navale. En 1911, quand René VANLANDE, alors simple pioupiou dans l'infanterie coloniale s'y rendit à bord du *Sikiang*, la France n'avait encore rien entrepris d'important. Par contre, quatorze ans plus tard, en 1925, quand il y revint à bord du *Tonkin*, avec cinq ficelles au képi et la vareuse couverte de

médailles, gagnées durant la grande guerre, Fort Bayard, était un port de guerre avec phares, sémaphores et une puissante armada de canonnières mouillant dans ses eaux.

Braquant ses jumelles du haut de la passerelle du *Tonkin*, le brave VANLANDE ne reconnut plus rien de la bourgade qu'il avait connue au temps de sa jeunesse. Des quartiers nouveaux avaient surgi, la Banque d'Indochine s'était installée, une église, un hôpital, des écoles, un cinéma étaient apparus, et une station de TSF reliée à la Croix d'Hins, près de Bordeaux, permettait de recevoir nouvelles et musiques du monde entier. Des travaux de terrassement avaient été entrepris : les arroyos étaient assainis et les marécages asséchés ; les chemins autrefois boueux avaient fait place à des rues goudronnées, éclairées la nuit au courant électrique où s'embouteillaient bus et grosses voitures. Seules les petites îles aux longues plages de sable fin, disséminées dans la baie étaient restées inchangées. Elles le sont d'ailleurs encore, comme j'ai pu le constater en 2010.

À Fort-Bayard, la vie était alors celle qu'on menait à Hanoi ou Saigon, une vie sans entraves au programme immuable : tennis, piscine, pastis aux heures tièdes du soir, dîner sous les pergolas, bal chez le résident supérieur, cinéma ou théâtre lorsqu'une troupe faisait le déplacement. Mais cela n'a pas duré, car la Chine était alors sens dessus dessous, en butte à de graves troubles. En 1925, alors que le territoire était encore à peu près calme, tout autour régnait l'anarchie la plus totale. Sur mer les marins subissaient la dure loi des écumeurs de mer, si nombreux que Kouang-Tchéou-Wan était surnommé la baie des pirates. Et, dans les campagnes, les seigneurs de la guerre, qui n'étaient que des brigands aux titres militaires usurpés, semaient la terreur chez les paysans. En constante rivalité, pirates et seigneurs de la guerre, se livraient une guerre sans merci pour s'assurer le pouvoir, mais surtout le contrôle du marché très rémunérateur de l'opium.

Il y a une dizaine d'années, étant à Beihai, une concession internationale, autrefois appelée Pakhoi, proche de Fort-Bayard, j'ai fait la connaissance d'une ancienne pirate qui dans sa jeunesse faisait le trafic de l'opium entre Haiphong (Vietnam) et la baie de Kouang-Tchéou-Wan. Malgré son grand âge, elle n'avait rien oublié des ruses mises en œuvre pour échapper aux canonnières. « Quand l'une était en vue, on hissait la grande voile et la jonque filait vers la baie d'Along, où les caisses d'opium étaient mises à l'abri dans des caches rocheuses inaccessibles », me confia-t-elle, la chique à la bouche, les dents rouges de bétel.

Mais tout a une fin. Comme aucune frontière naturelle ne protégeait Kouang-Tchéou-Wan, l'anarchie gagna bientôt Fort-Bayard, et la garde militaire dut intervenir pour rétablir l'ordre. Puis, la France dut admettre que les projets ambitieux envisagés pour Fort-Bayard étaient voués à l'échec. Les croiseurs dont les dimensions avaient doublé depuis 1900 ne pouvaient plus gagner le port, du fait de la faible profondeur de la baie. D'autre part, notre querelle avec Pékin au sujet du Tonkin n'avait pas rebondi et dès lors Fort-Bayard s'avérait inutile. Malgré tout l'Administration française continua à gérer le territoire, jusqu'à ce qu'elle se décide, en 1943, à le rendre à la Chine. Fort-Bayard reprit alors son nom chinois. Puis il y eut l'occupation japonaise suivie par l'ère maoïste, période pendant laquelle le territoire resta tel que les Français l'avaient laissé.

Ce n'est qu'à partir de 1978, après l'arrivée au pouvoir de DENG Xiaoping, que Zhanjiang s'est engagé dans la voie de la modernisation. Mais une modernisation pleine de charme et de rigueur. À croire que les cervelles chinoises du cru restaient imprégnées d'esprit cartésien. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le constater : peu de grandes tours, avenues larges et fleuries ; front de mer longé par une promenade boisée de cocotiers ; nombreux parcs et jardins et, chose rare en Chine, des terrasses de café, modèle Quartier Latin, où se presse la jeunesse étudiante. Mais j'ai surtout noté l'absence ou plutôt la rareté des affreux HLM aux murs couverts de carreaux blancs en faïence, et aux fenêtres à vitres bleutées, verdâtres, marron ou jaune pisseux, tristes à en mourir, qui envahissent toutes les villes chinoises, et les font ressembler à de gigantesques asiles d'aliénés.

Incontestablement, les édifices français assurent à Zhanjiang un certain équilibre. L'église achevée en 1902, sous la houlette du Père Auguste FERRAND, des Missions étrangères de Paris, avec son style gothique et ses deux clochers, ajoute une touche moyenâgeuse à la ville moderne. Toujours en activité, elle assure des offices plusieurs fois par semaine ; l'hôtel de l'administrateur de Fort-Bayard a par contre été reconverti en commissariat de police et tout à côté l'ancienne résidence supérieure avec sa grosse pendule abritée sous un clocheton est devenue un bâtiment administratif. Derrière la grille en fer forgé qui l'entoure trône toujours le coq gaulois en bronze. Droit dans ses bottes et le torse bombé, il pousse un cocorico virtuel, celui du souvenir.

En pousse, je me suis ensuite rendu à Tchékam, autrefois première circonscription administrative de Fort-Bayard où j'ai retrouvé la Chambre de commerce devenue une paisible académie de peinture. À voir l'alignement

des anciens magasins le long des rues, le quartier devait être autrefois très actif.

Toutes les constructions françaises sont dans l'ensemble bien entretenues. On n'en dira pas autant des maisons du port qui, en ruine, auraient besoin d'être restaurées. Enfin, après avoir traversé la baie en sampan, j'ai rejoint l'île des Aigrettes, où le phare blanc, toujours fidèle au poste annonce le goulet de la rade. Puis ce fut l'île de Nao Tchao où un phare en granit, comme on en voit en Bretagne le long des sentiers douaniers, se dresse dans une bananeraie. Dans les souvenirs qu'il a laissés, René VANLANDE rappelle qu'il y passa une nuit de Noël endiablée, entre deux chasses aux pirates.

Enfin, pour terminer, Fort-Bayard n'aurait pas été français s'il n'avait laissé une recette culinaire : huîtres légèrement cuites au barbecue avec poivre et quelques gouttes de citron, servies avec des frites, le long du bord de mer.

Pierre ROSSION
Grand reporter

L'étrange affaire Angélica

Nous sommes dans la région du Douro¹, tout près de la bonne ville de Régua². C'est un pays de soleil où l'on aime boire de qualité, où les ouvriers chantent dans les vignes. Cependant, il fait nuit. La lune est masquée par les nuages. Il pleut à verse, il fait froid.

Nous sommes à une époque indéterminée entre le début des années cinquante du siècle passé et maintenant. Aucun agenda ne pourra fournir davantage de précision temporelle.

L'intérieur d'une *Quinta*³, belle, cossue mais sinistre nous remet en mémoire les pesanteurs hiérarchiques d'un autre temps : *o Estado Novo*⁴ ! La veille pourtant c'était jour de fête avec la célébration d'une noce qui unissait, harmonieusement, aristocratie, richesse et jeunesse.

À quelques minutes de là en voiture, mais à une distance sociale incommensurable se trouve, en ville, la petite pension de Dona Rosa. L'ambiance y est provinciale et décontractée. On y parle de tout et jusqu'aux derniers progrès scientifiques de ce début de vingt et unième siècle.

Entre SALAZAR et SÓCRATES⁵ le calendrier hésite toujours...

À la *Quinta*, le lendemain soir de la cérémonie, la grande affaire consiste à photographier la mariée. Elle est si belle dans sa robe immaculée, étendue sur le divan bleu, croisant les bras, un bouquet de fleurs entre son coude gauche et sa poitrine garnie de deux blondes fontaines. Son innocence fait immanquablement songer à certain « Dormeur du Val »....

Il faut faire vite, tout de suite. Ce n'est pas un caprice de satrape. Ce sont les lois de la biologie qui imposent la hâte...

On fait mander un homme de l'art pour prendre les précieux clichés. Mais en cette heure tardive, point de photographe ! C'est alors que,

-
1. Nom du deuxième fleuve portugais le plus important (897 km), qui prend sa source en Espagne (*sierra de Urbión*), se jette dans l'Atlantique, un peu après Porto, et sur les rives duquel sont cultivées les vignes du vin de Porto.
 2. L'un des deux centres majeurs (avec Pinhão) de production de vin de Porto.
 3. Une propriété rurale comprenant une maison d'habitation (qui peut être luxueuse).
 4. « État Nouveau » : c'est l'appellation officielle du régime politique autoritaire et corporatiste mis en place, à partir de 1933, par António de Oliveira SALAZAR (1889-1970). Ce régime sera renversé par la révolution du 25 avril 1974.
 5. Secrétaire général du Parti socialiste (de 2004 à 2011), José SÓCRATES (né en 1957) a dirigé le Portugal, comme Premier ministre, de mars 2005 à juillet 2011 où il a été contraint de démissionner.

sollicitée sur cette urgence, Dona Rosa a l'idée d'aller quérir l'un de ses pensionnaires, un original répondant au nom d'Isaac. C'est peut-être un exilé qui, selon le moment où l'on choisit de situer l'histoire, a pu échapper au moloch nazi. Ce juif n'est pas très catholique. Pas moyen de savoir d'où il vient ; toutefois sa parfaite maîtrise de la langue de CAMÕES⁶ lui dénie le statut éventuel de réfugié auquel il pourrait prétendre. La façon dont on désigne les gens et les choses est importante car Isaac, dans la maison de Dona Rosa, n'est pas appelé « *juieu* » mais « *sefardita* ». Il y a là tout un monde de nuances qui échappe au profane. Mais à supposer qu'Isaac ait fui les persécutions hitlériennes, il donne naïvement dans l'insolence en passant ses journées à photographier les vigneron. Isaac ne se lasse pas de les entendre chanter de leur voix rauque lorsqu'ils rentrent du travail, contents et satisfaits. Qu'en penserait *o presidente do Conselho dos Ministros de Portugal*⁷ ? Serait-ce un militant socialiste, un révolutionnaire ?

Isaac n'est rien de tout cela. Il est, par excellence, celui qui arpente le monde en cherchant, celui qui s'interroge, celui qui réfléchit.

Dona Rosa ne lui a pas laissé le choix aussi a-t-il accompagné le chauffeur de la *Quinta*. Arrivé, le juif errant est accueilli par une none sévère, la sœur de celle dont il doit faire le portrait. Isaac est introduit dans le salon. Il y découvre un plafond décoré d'une colombe tandis que les boiseries évoquent le *Magen David*.

Un dialogue, discret et courtois, s'engage. On accompagne le photographe auprès de l'épousée. Comme dans tous les contes de fée, la dame est très jolie. Et l'histoire de bifurquer avec une unique apparition du mari. Soutenu par des proches, il manque de s'effondrer sous la douleur. Hier il s'est marié, aujourd'hui il est veuf !

Voici pourquoi Isaac est prié d'agir promptement. Il faut capter les derniers instants d'Angélica avant que son cadavre ne se décompose...

Isaac est comme frappé de stupeur en découvrant cette effarante et sublime beauté. Et au moment où il ajuste l'objectif de son appareil, tout bascule. La morte lui sourit. Dès lors, éperdument amoureux, notre héros ne songe qu'à la rejoindre.

6. Luís Vaz de CAMÕES (vers 1524-1580), auteur de l'épopée *Os Lusíadas* (1572), est considéré comme le plus grand poète portugais.

7. Aussi étonnant que cela puisse paraître, tout au long de la dictature de l'État Nouveau, une façade démocratique est maintenue avec, notamment, l'élection régulière du président de la République au suffrage universel tandis que la réalité du pouvoir reste dans les mains de l'immuable SALAZAR portant modestement le titre de *Président du conseil des ministres du Portugal*.

Il continue d'accompagner les viticulteurs, hante le cimetière et, tantôt, se retire dans un jardin d'oliviers. Songe-t-il alors aux symboles qu'il offre lui, l'initié juif, aux enfants chrétiens qui le regardent ?

Isaac développe les épreuves d'Angélica. Il les suspend, sur une corde, face à l'unique fenêtre de sa chambre qui, naguère fermée, est désormais ouverte, surtout la nuit lorsque la lune brille et laisse, parfois, apparaître une autre lumière, celle de l'aimée.

Tel est le thème du très beau film (sorti en 2011) de Manoel Cândido PINTO DE OLIVEIRA *O estranho caso de Angélica*. C'est une œuvre qui a mûri presque soixante ans dans l'esprit d'un vieil homme né en 1908 à Porto, d'un artiste au talent de poète, d'un réalisateur à l'imagination fertile et enthousiaste.

Mais, revenons un instant sur la subtilité de langage que nous avons évoquée plus haut à propos des mots portugais « *judeu* » (juif) et « *sefardita* » (séfarade).

Là où ailleurs on ne voit que des juifs, les Portugais établissent des distinctions. Depuis la malheureuse expulsion de 1497, suite au décret signé le 5 décembre 1496 par le roi Dom Manuel I^{er}, le pays a distingué plusieurs catégories de populations comme, les « *marranos* » (*marranos*) c'est-à-dire des juifs officiellement convertis (souvent par la force) au catholicisme mais qui continuent à pratiquer, en secret, la religion de leurs aïeux et les « *nouveaux-chrétiens*⁹ » (*crístãos novos*) qui ont librement adhéré au christianisme mais dont la foi demeure suspecte aux yeux des « *vieux-chrétiens* ». Se cachant ou immigrant, des juifs portugais parviendront à survivre mais toujours avec d'infinies difficultés. Parmi ceux qui sont restés sur place il faut citer le cas étonnant d'une communauté dans le village de Belmonte (région de Castelo Branco dans le centre est du territoire) qui s'est totalement isolée du monde pendant des siècles tout en maintenant intactes ses traditions religieuses. Ce n'est qu'à partir des années 70 du siècle dernier que les *marranos* de Belmonte ont noué des relations avec Israël. Sinon, du côté des juifs portugais immigrés et de leurs descendants on pourra citer le philosophe Baruch SPINOZA, l'économiste David RICARDO et l'homme politique Pierre MENDÈS-FRANCE.

-
8. C'est pour pouvoir satisfaire à une clause de son mariage avec Isabelle d'Aragon (1470-1498), fille des Rois catholiques, que le monarque portugais Manuel I (1469-1521) initie une politique d'intolérance vis-à-vis des juifs (et des musulmans) qui se traduit par un décret d'expulsion (signé en 1496 mais entrant en application le 31 octobre 1497) et l'épouvantable pogrom de Lisbonne du 19 avril 1506.
 9. Signalons aussi que, dans certains cas (plus fréquent en Espagne), cette dénomination s'appliqua également à d'anciens musulmans convertis au christianisme.

Si, de nos jours, l'emploi des substantifs *marrano* et *crisão novo* reste rarissime pour le premier (sauf dans un contexte historique tel que celui de Belmonte) et d'une actualité désuète pour le second, la distinction entre *judeu* et *sefardita* garde toute sa pertinence.

Le premier s'applique à toute personne de confession israélite quel que soit son pays d'origine. Comme son équivalent français, ce substantif provient (via le latin et le grec) de *Yéhouidi*, habitant de la Judée (hébreu יהודי) lui-même issu du nom propre Juda (hébreu Yéhouda יהודה), quatrième des douze fils de Jacob, ancêtres éponymes des douze tribus d'Israël.

Le second ne concerne que les juifs de la péninsule ibérique (Espagne et Portugal) et dérive d'un toponyme biblique qui n'apparaît qu'une seule fois chez le prophète Ovdia (verset 20¹⁰), le plus petit livre de l'Ancien Testament car il ne contient que vingt-et-un versets : *Sefârad* (hébreu ספרד). Si certains exégètes ont identifié Sefârad avec Sardes (grec Σάρδεις), une ville d'Asie mineure, capitale de la Lydie antique, construite sur la rivière Pactole qui, selon la mythologie, charriait de l'or d'où la légendaire richesse de son roi Crésus¹¹, la tradition juive l'a assimilée à tort avec l'Espagne, comme dans le Talmud où l'on parle de *Sefârad*¹².

Emmanuel H. DE BRYE-DONNELLY

10. Édouard DHORME, dans l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade de l'Ancien Testament, en donne la traduction suivante : « Et les déportés, cette armée des fils d'Israël, [hériteront] de ce qui était aux Cananéens jusqu'à Sarepta, et les déportés de Jérusalem qui sont à **Sepharad** hériteront des villes du Négeb ».

11. On lui doit l'une des sept merveilles du monde : le temple d'Artémis à Éphèse.

12. Plus tard encore, le terme francisé *séfarade* (parfois orthographié *sépharade*) s'est étendu aux juifs maghrébins dont beaucoup sont des descendants de ceux qui furent expulsés d'Espagne (1492) puis du Portugal (1497). Il a, par la suite, été généralisé aux juifs originaires des pays d'Afrique du Nord.

Pourquoi les non Japonais écrivent-ils des haïkus ?

Étrange paradoxe que celui de cette forme poétique, née dans un contexte culturel si particulier, si original, et capable aujourd'hui de produire dans toutes sortes de langues des manifestations artistiques, romans, poèmes ou musiques se réclamant de ses règles et de son esprit.

Si le haïku a conservé au cours des siècles une certaine continuité malgré de multiples évolutions, qu'en est-il d'une permanence de ce poème japonais s'exprimant à travers la planète dans de multiples langues, au sein de tant de cultures différentes ?

Le haïku est devenu d'abord pour les étrangers un des révélateurs sur le plan littéraire de la sensibilité que le peuple de cet archipel manifeste vis-à-vis de la nature.

Au fil des siècles, en effet, avec une extraordinaire minutie, les Japonais ont codifié leurs rapports à la nature avec l'élaboration de l'almanach poétique, le *sāijiki*. Les haïkus y ont leur place comme illustration de l'adresse ou du talent avec lesquels les poètes de renom usent de ces codes dans leurs compositions personnelles. Paradoxalement, malgré cette codification du répertoire des émotions saisonnières, le rapport à la nature a ouvert le haïku à l'universalité, parce que les thèmes de la nature, même codifiés, sont immédiatement accessibles à tous, Japonais ou non, même au prix de certains malentendus. C'est sans doute cette relation profonde entre l'homme et l'univers qui suscite l'intérêt des étrangers, et permit l'expansion du haïku au-delà du Japon. En outre, les préoccupations contemporaines liées à la protection de l'environnement ont amplifié le phénomène aux dimensions du monde, parce que ces problèmes sont devenus planétaires. Ainsi les myriades de « *Kami* », ces divinités qui animent la nature japonaise, sont autant menacées par la pollution que la multitude des saints bretons dont les fontaines sacrées se meurent des pesticides, ou que les génies indiens des forêts amazoniennes passibles de disparition sous les coups d'une politique de déforestation massive. Les dégâts causés par la production industrielle, qui sont aujourd'hui une préoccupation mondiale, ont à voir avec une réflexion globale dont le haïku pourrait être l'un des

supports sur nos rapports avec la nature, l'environnement et aussi avec un nouveau type de développement. Par sa référence essentielle à la nature, le haïku contribue de plus en plus à ouvrir les yeux sur les véritables enjeux planétaires. Il peut être un révélateur inattendu de la réalité, celle qui relève de la vie intime des grands cycles de la planète. Quand les célèbres érables ne rougissent plus à l'automne dans les montagnes autour de Kyôto parce que la température n'y est plus assez basse, la poésie du haïku qui chante traditionnellement les splendeurs de cette saison dans l'antique cité impériale nous fait prendre brutalement conscience de la vulnérabilité de notre environnement et de l'aspect pathétique et dérisoire de l'aventure humaine à l'échelle de l'univers.

La montée des périls environnementaux rend les hommes plus solidaires, rapproche les sensibilités, faisant des poètes de haïku des pèlerins du monde et de véritables « éco-poètes » selon l'expression du talentueux poète britannique David COBB¹.

*Bruine d'automne
le tricycle rouille
dans le lit de la rivière*
(Garry GAY, États-Unis)

*Dans ce bois urbain
un arbre en béton
- mon corps tremble*
(Eolo Yberê LIBERA, Brésil)

*Hautes herbes jaunes
le canal une bande bleue
à travers les gaz d'échappement*
(Jim NORTON, Irlande)

*Marée haute
plastiques et vieux bidons
la mer clochardisée*
(Marie-Thérèse LAOT, Bretagne)²

Mais un autre facteur qui a exercé une véritable fascination sur le public étranger au Japon demeure l'extrême concision du haïku. Il n'existe nulle part ailleurs de poésie aussi brève, aussi dense, à part quelques rares exceptions. Sans doute cette expression minimaliste favorise-t-elle l'émergence de l'essentiel en un concentré de réel. Et comment le réel échapperait à la marque éphémère de l'instant présent ? Il y a chez les Japonais en général, et les poètes de haïku en particulier une forte intériorisation dans l'acte de se conformer à l'instant présent considéré comme valeur absolue. La grande leçon que le haïku nous apporte, nous autres non Japonais, c'est cette

1. *Euro-haiku : a bi-lingual anthology*, edited by David COBB, Iron Press, 2007.

2. Extraits de *Haïku sans frontières : une anthologie mondiale*, André DUHAIME, Éditions David, Ontario, Canada, 1998.

mise en évidence de succession de présents qui prennent corps dans toute une gamme d'émotions saisonnières. Le temps n'a qu'une durée, celle de l'instant, que met en valeur la fugacité du haïku. Il est donc une expérience de l'instant, le fameux haïku *moment* des anglophones. C'est dans l'instant que la vie trouve toujours sa vérité première. Si le haïku s'éprouve dans l'instant, il devient l'idéal d'une « vie ardente de l'éphémère », comme l'analysait déjà en 1931 Gaston BACHELARD qui poursuivait : « Pour comprendre les rapports du temps et du progrès, nous aurons besoin de revenir sur cette conception actuelle et active de l'expérience de l'instant »³. Un élan vital s'exprimant en une brève pulsion poétique, voilà qui était nouveau pour les non Japonais, et qui suscite un tel engouement pour cette minuscule composition littéraire où l'essentiel doit être dit en un souffle de quelques mots. Au-delà de sa dimension ethno-poétique, le haïku apparaît en phase avec la sensibilité contemporaine.

Dans cette civilisation mondialisée en effet, où l'électronique développe à travers de multiples médias toutes sortes d'informations, où tout va de plus en plus vite, où l'image est omniprésente, où les spots publicitaires sont toujours plus courts, plus concentrés, le temps est, pour ainsi dire, morcelé en éléments de plus en plus réduits et limités. Et dans le même moment, le temps semble s'accélérer. Le haïku se situe exactement dans ce registre d'expression du clip, du spot, du message bref. La frontière est parfois floue entre le haïku et le slogan publicitaire... À ce niveau de sensibilité universelle, dégagé de sa spécificité culturelle japonaise, il correspond à l'expression d'une urgence, celle des situations extrêmes, comme si le temps s'accélérait, il fallait se hâter d'exprimer ce que l'on avait à dire, « avant que la lumière qui se dégage des choses ne se soit éteinte » disait le poète BASHŌ...

Revers d'un succès grandissant, la déferlante actuelle du haïku dans le monde est accompagnée de toutes sortes de quiproquos et des malentendus qui ont dénaturé la quête de BASHŌ et de ses successeurs. Premier quiproquo, le haïku est un poème court, il est donc facile d'en composer. Que signifie alors écrire des haïkus en bulgare, en portugais ou en irlandais ? Cela ne revient-il pas à privilégier d'abord une forme, c'est-à-dire dix-sept syllabes, au détriment d'un esprit ? « Porter un jugement sur tel ou tel haïku semble souvent être une affaire de règles et de codes à respecter »⁴ avoue le poète néerlandais Willem VAN DEN MOLEN. L'enthousiasme du public non-japonais

3. Gaston BACHELARD, *L'intuition de l'instant*, pp. 26 & 34, Éditions Stock, 1992.

4. British Haiku Society, Poetry Day Event, Folkestone, 9 October 1997.

pour ce genre de poésie courte fait souvent oublier une règle élémentaire, c'est qu' « un haïku réussi, c'est toujours de la poésie » nous rappelle le même poète.

Par ailleurs, quelles sources d'inspiration doivent utiliser les poètes étrangers ? Le haïku étant une forme poétique venue du Japon, les thèmes traités doivent-ils être aussi japonais ? Une anthologie mondiale du haïku composée dans de multiples langues, parue en 1998, évoque une situation qui prévalut dans l'histoire de la poésie japonaise, et que l'on pourrait rapprocher de l'attitude des étrangers qui écrivent des haïkus : « Les Japonais eux-mêmes ont connu le dilemme que rencontrent actuellement les compositeurs étrangers de haïku. Il a en effet existé au Japon, du ^{XVII^e} au ^{XIX^e} siècle, une tradition de poésie écrite directement en chinois, les *kanshi*. Les Japonais qui composaient en chinois vouaient une admiration sans borne aux œuvres artistiques de la dynastie TANG (618-907 de notre ère). Et les lettrés de l'archipel d'évoquer dans leurs poèmes en chinois des paysages japonais comme s'il s'agissait de descriptions de scènes pittoresques chinoises ! Les poètes japonais, évoquant comme chinoise une réalité qui était japonaise, avaient pour but de transformer des paysages familiers et de fuir dans un imaginaire stéréotypé »⁵.

La rencontre du haïku avec d'autres sensibilités s'est faite, depuis le début du siècle dernier, de multiples essais et de nombreux tâtonnements. C'est Paul Louis COUCHOUD, médecin et philosophe (1879-1959) qui fera connaître le haïku de langue française, par ses contacts avec les poètes japonais, notamment TAKAHAMA Kyoshi (1874-1959), l'un des artisans d'un renouveau moderne du haïku, mais aussi par un recueil de *haïkai* écrits en français avec deux autres amis : *Au fil de l'eau* paru en 1905. Mais il faudra attendre la guerre de 1914-1918 et le déclin du naturalisme en littérature, pour assister à une première incursion francophone réussie dans le haïku. Il s'agit de celle de Julien VOCANCE (1878-1954) qui démontra, avec ses *Cent visions de guerre* parues en mai 1916, que le haïku pouvait s'épanouir ailleurs qu'à l'ombre du Mont Fuji et des cerisiers en fleurs. L'audace de ce poète vient de ce que ses haïkus ne doivent plus rien aux clichés poétiques qu'on associe alors au Japon. Voici deux « instantanés », deux flashes du poète qui nous restituent l'atmosphère terrifiante de la guerre :

5. Extraits de *Haïku sans frontières : une anthologie mondiale*, André DUHAIME, Éditions David, Ontario, Canada, 1998.

Dans un trou du sol, la nuit *La mort dans le cœur*
en face d'une armée immense *l'épouvante dans les yeux*
deux hommes *ils se sont élancés de la tranchée*⁶

Sur un même registre de guerre, par delà le temps et l'espace, l'été 1999 vit la publication de *Nœuds (Knots)* une anthologie poétique de haïkus d'Europe Orientale, sous l'impulsion de Jim KACIAN et Dimitar ANAKIEV aux éditions Red Moon Press, une maison d'édition américaine. Cette publication officialisait l'extraordinaire dynamisme d'une sensibilité commune aux peuples de cette partie de l'Europe, s'exprimant et s'affirmant grâce au haïku. Pourquoi tant d'engouement pour le haïku en Europe de l'Est ? « Nous avons peur d'être avalés par la littérature de l'Europe de l'Ouest, qui a une forte puissance d'attraction. Alors, nous préférons nous tourner vers une forme de poésie plus lointaine, plus internationale, le haïku japonais. Cela est moins dangereux pour nous » expliqua Alexandar PROPOKIEV, un poète de Macédoine. La richesse et la variété des talents de cet ensemble de cultures et de pays donnaient à cette anthologie l'ampleur et la force d'un véritable manifeste poétique. Cette publication confirmait les riches possibilités d'un haïku européen, où les poètes des Balkans jouent désormais un rôle pionnier.

Et en effet, le principe d'universalité de ce type de poésie semble réel, au vu du succès du haïku dans le monde d'aujourd'hui. Certaines initiatives font un premier bilan, un premier inventaire de ce qui est publié de plus significatif dans le genre, et révèlent concrètement l'ampleur du phénomène. Ainsi William J. HIGGINSON publia en 1996, sous le titre *Haiku World, an international poetry anthology*⁷, une anthologie de poètes du monde entier sur le canevas un peu adapté de l'almanach poétique japonais, base de référence du haïku au Japon. Deux ans plus tard, le Canadien André DUHAIME réalisait à sa manière un projet similaire : *Haïku sans frontière, une anthologie mondiale*⁸. C'est à Athènes que Zoé SAVINA édita à son tour en 2002 un volumineux ouvrage bilingue intitulé *Haiku, international anthology*⁹. On retiendra encore l'initiative d'André DUHAIME qui publia à l'adresse du lectorat francophone : *Chevaucher la lune ; Anthologie du*

6. Julien VOCANCE, *Le livre du Haï-kaï*, pp.21 & 23, in *La Grande Revue*, Mai 1916, réédition Les Compagnons du Livre, 1983.

7. *Haiku World, an international poetry almanac*, William J. HIGGINSON, Kodansha, Japan, 1996.

8. *Haïku sans frontières, une anthologie mondiale*, André DUHAIME, Éditions David, 1998, Ontario, Canada.

9. *Haiku, international anthology*, Zoé SAVINA, Athènes, 2002.

haïku contemporain en français en 2001¹⁰. Jean ANTONINI, président de l'Association Française du *Haïku* lui emboîta le pas, et proposa aux amateurs de haïkus un collectage plus modeste, puisqu'il s'agissait d'une *Anthologie du haïku en France* en 2003¹¹.

Quelques années après la parution de *Knots*, David COBB prit l'initiative de publier *Euro-haïku, a bi-lingual anthology* rassemblant quatre-vingts poèmes courts, inspirés de la forme japonaise, dont les auteurs semblaient représentatifs de toutes les parties de l'Europe. Cette mini-anthologie se voulait le témoignage du développement d'une véritable micro-culture du haïku au sein des différentes communautés culturelles d'Europe¹².

D'une façon générale, les poètes européens ne sont pas arrêtés par les contraintes du référent japonais. Ce qui leur permet des audaces venues des ressources de leur propre langue, facilitant l'intégration du haïku dans leur culture. Attentifs aux relations subtiles et fonctionnelles qu'entretiennent le genre humain et les autres règnes de la nature, ils s'inspirent des techniques elliptiques et allusives du haïku pour entrer peu à peu dans ce qu'il est convenu d'appeler « l'esprit du haïku », c'est-à-dire une manière ouverte et intuitive d'approcher une réalité à laquelle le lecteur est lui aussi associé.

« Comment apprendre à composer un bon haïku ? » est une question lancinante qui obsède des milliers d'apprentis poètes de par le monde. « Il y a trois règles pour composer un bon haïku, déclare en boutade le poète russo-américain Zinovy VAYMAN, malheureusement personne ne les connaît. »

Par ailleurs, Brésiliens, Marocains, Sénégalais, Australiens, Philippins, Canadiens empruntent au haïku une dynamique poétique en relation avec leur propre environnement. Les principes du haïku japonais deviennent donc une référence pour quiconque est à la recherche de son propre modèle d'expression, de son propre langage pour exprimer fulgurantes beautés de la nature, méditation face aux saisons, solitude et précarité. La pratique du haïku est en train de devenir, par expérimentations successives, l'élément fondateur d'une nouvelle grammaire du monde.

Mais cela a-t-il du sens de composer des poèmes courts qu'on appellerait haïku dans une démarche détachée de tout contexte japonais ? On peut aussi se demander quelle est la position des poètes japonais devant cette véritable « haïku-mania » qui se répand partout sur la planète. Très

10. *Chevaucher la lune, anthologie du haïku contemporain en français*, André DUHAIME, Éditions David, 2001, Ontario, Canada.

11. *Anthologie du haïku en France*, Jean ANTONINI, Éditions Aléas, 2003.

12. *Euro-haïku : a bi-lingual anthology*, edited by David COBB, Iron Press, 2007.

concrètement, en matière d'évolution du haïku, tant au Japon qu'ailleurs, les poètes japonais apparaissent comme les plus novateurs et les plus lucides. Le mouvement du haïku, dans l'archipel lui-même, est une activité qui reste très populaire comme pratique socio-culturelle. Mais sa qualité en tant que production artistique marque le pas et s'essouffle. Les plus conscients de ce phénomène pensent que le développement spectaculaire du genre à l'étranger aidera en retour le haïku japonais à se régénérer et à retrouver vigueur. C'est pourquoi un certain nombre de poètes japonais de renom multiplient les passerelles entre poètes de haïku du monde entier, afin qu'échanges et brassages internationaux apportent au haïku japonais de nouvelles perspectives, sous peine de s'étioler.

Depuis le renouveau du haïku au moment de l'ouverture de l'archipel aux influences occidentales, son histoire récente a connu de nombreuses crises. Aujourd'hui, face à sa formidable internationalisation, nombreux sont ceux qui estiment qu'une nouvelle et profonde évolution du haïku est en cours.

Alain KERVERN

ENLOV japonais 1965-1968

Chaos sur la toile *Óreiða à striga*

Kristín Marja BALDURSDÓTTIR,

traduit de l'islandais par Henry Kiljan ALBANSSON

Gaïa Éditions, Montfort-en-Chalosse, novembre 2011,

640 pages, 24 €

Karitas vit seule à Eyrarbakki, en Islande. Elle a passé sa jeunesse à Akureyri, au Nord-Ouest du pays, puis est partie faire des études à l'Académie des beaux-arts de Copenhague. Une fois diplômée, elle revient en Islande et s'installe dans le Nord, à Siglufjörður, avec l'intention de devenir riche et d'acheter un atelier. Mais au lieu de cela, elle succombe à l'amour et épouse Sigmar, un bel armateur « aux yeux vert océan ».

« Je leur racontai ma maladie, omis celle de l'esprit mais mis l'accent sur mes déchirantes douleurs au ventre, leur parlai de l'absence de Sigmar, et de ma sœur Bjarghildur qui était venue et puis avait pris ma fille avec elle quand elle était repartie. Et je poursuivis sans interruption sans rien comprendre à moi-même, leur dit que j'étais ensuite partie seule avec mes deux tout jeunes garçons vers l'Est, dans la campagne d'Öræfi auprès d'une femme bienveillante chez qui j'avais retrouvé la santé et habité treize ans soit jusqu'à ce que la guerre éclate » (page 22).

Ce livre retrace l'itinéraire d'une femme libre, contemporaine de Simone DE BEAUVOIR, et s'interroge sur les choix qui conditionnent une vie, sur les rapports à l'art et à la peinture, sur la passion. Un roman sans doute magnifique dans sa langue originale mais quelque fois surprenant dans sa traduction française.

Kristín Marja BALDURSDÓTTIR est née en 1949 à Hafnarfjörður, en Islande. Elle a déjà publié quatre romans, un recueil de nouvelles et une biographie où la vie des femmes, leurs passions et leurs douleurs sont très présentes. Ce livre est le second volume de *Karitas*, déjà traduit en français, chez le même éditeur (2008).

Yohanan LAMBERT

Cœur ouvert

Élie WIESEL,

Éditions Flammarion, Paris, décembre 2011, 89 pages, 10 €

La dédicace de cet ouvrage situe parfaitement le propos : « Pour Marion et notre fils Élisha : leur tendresse, leur amour, ont réussi à me faire surmonter la plus grande des douleurs et la plus sombre des angoisses ». Le 16 juin 2011, à la suite de violentes douleurs à la poitrine, Élie WIESEL est opéré à cœur ouvert, à New York, *in extremis*. Au bloc, alors qu'il se pense perdu, il se remémore sa vie, son œuvre, ses questions sur lui-même et sur Dieu.

Ses premières réflexions concernent la Shoah : « Ai-je accompli mon devoir de rescapé ? Ai-je tout transmis ? Trop peut-être ? [...] En premier lieu, j'ai tenté de décrire le temps des ténèbres. Birkenau, Auschwitz, Buchenwald. Un petit volume : *La Nuit*. D'abord en yiddish, *Et le monde se taisait*. Où la moindre phrase, le moindre mot reflètent une expérience qui dépasse l'entendement. Même si chaque survivant avait passé une année de sa vie à témoigner, le résultat resterait à tout jamais insuffisant. Il m'arrive de me relire ; et j'en sors avec un goût amer dans la bouche : ce n'est pas cela et ce n'est pas ainsi qu'il fallait le dire » (page 42).

Puis l'auteur s'inquiète de toutes ses actions : « J'ai beaucoup écrit, et pourtant, oui, pourtant, à ce moment de mon existence, au seuil même du grand portail, j'ai l'impression de ne même pas avoir commencé. Trop tard ? Je m'interroge de la même manière quant à mes autres activités. Ainsi, dans mon combat contre la haine, que je voulais inlassable, ai-je investi assez de temps, d'énergie pour dénoncer le fanatisme sous ses masques divers ? Sans doute pas puisque, nous tous qui avons mené ce combat, devons admettre la défaite » (page 53).

Mais cette interrogation débouche sur une question existentielle : « Que vais-je dire à Dieu, là-haut ? Que je comptais sur on aide ? Trouverai-je l'audace de Lui reprocher Son incompréhensible silence pendant que Satan remportait ses victoires ? Pendant que mon père Shlomo, fils d'Éliezer et de Nissel, s'éteignait sur son châlit ? » (page 54).

Face à la mort, cet ambassadeur de la paix ne peut compter que sur sa foi et cette expérience ultime lui a transformé sa vie : « Qui suis-je ? Que suis-je devenu ? Je sais avoir échappé à la mort. Je sais aussi que ma vie ne sera plus la même » (page 76).

« Dans ma vie, jusqu'à ce jour, je me suis contenté de poser des questions. Et ce tout en sachant que les vraies questions, celles qui concernent le Créateur et Sa Création, ne peuvent obtenir de réponses. J'irai désormais plus loin et dirai : il existe un niveau sur lequel seules les questions sont éternelles, les réponses ne le sont jamais » (page 80).

Un petit livre par la taille mais au contenu existentiel. À lire absolument.

Yohanane LAMBERT

Conférences de Tokyo Martin Heidegger et la pensée bouddhique

Fabrice MIDAL,

Éditions du Cerf, Paris, février 2012, 160 pages, 19 €

Fabrice MIDAL, docteur en philosophie, spécialiste de l'abstraction dans l'art moderne, a fondé l'École occidentale de méditation et publié de nombreux ouvrages afin d'établir un bouddhisme occidental : *Risquer la liberté*, *Et si de l'amour on ne savait rien*, *Pourquoi la poésie ? Mandala*, *retrouver l'unité du monde...* C'est pour cela que l'Université de Tokyo l'a invité à l'automne 2010 à faire une série de conférences.

« Je pris cette invitation comme une occasion de regarder le chemin jusqu'ici parcouru, de voir où en était ma compréhension de ce qui fait question dans la rencontre entre la pensée d'Orient et celle d'Occident, et plus particulièrement entre la pensée bouddhique et la philosophie » (page 11). Mais quel est le rapport entre la pensée bouddhique et Martin HEIDEGGER ?

« Aujourd'hui, comment trouver un chemin encore possible à l'époque de l'accomplissement du nihilisme, à l'époque où nous devons assumer la mort de Dieu, c'est-à-dire la disparition de nos représentations de Dieu et de ses fonctions et où, après Auschwitz, nous avons à affronter l'impossibilité de croire aux promesses divines que l'anéantissement nous sera évité, promesses dont témoignaient les expériences de l'Exode et du Sinaï et qui constituait le fondement de l'existence concrète, individuelle de mes pères ? » (page 12).

Cet ouvrage contient trois conférences écrites avant son voyage pour le Japon : « le nihilisme comme avalanche de la psychologie du moi », « le sacré comme visage du sauf » et « à l'âge de l'immonde, de l'oubli du phénomène du monde ». Les intuitions qu'il avait avant son départ sont confirmées : « le bouddhisme n'est plus réel et vivant en Orient, il s'y est fossilisé » (page 16). La quatrième conférence, « l'autre, l'être-ensemble, le rien et la question éthique », a été écrite à son retour, pour cette publication. « Cet ensemble de conférences est ainsi un pas assumé et conscient en vue d'établir un authentique bouddhisme d'Occident, qui soit en dialogue avec l'histoire tout entière de l'Occident. Un bouddhisme qui re-déploie l'origine. Un bouddhisme qui libère en Occident son propre possible » (page 17).

Pour l'auteur, le bouddhisme n'est ni une philosophie (« quoi qu'en dise les imbéciles officiels », page 18), ni une religion : « il est une pensée profonde et singulière qui interroge d'une manière particulièrement subtile le rapport de l'homme au monde, à partir du sens même de la vigilance de l'esprit » (page 19).

Enfin il se justifie face au judaïsme : « On me demande parfois pourquoi je suis entré dans le bouddhisme au lieu de rester dans le judaïsme. Mais je n'ai pas choisi le bouddhisme comme on choisit un vin blanc ou un vin rouge ou une paire de chaussures dans un magasin. Le judaïsme, sous un mode lancinant, ne cesse de me travailler et se tient à l'arrière-plan de tout ce que je peux penser » (page 18).

Une approche originale et intéressante du bouddhisme occidental même pour ceux qui ont fait d'autres choix.

Yohanan LAMBERT

Une chouette saison *Prima sezóna*

Josef ŠKVORECKÝ, traduit du tchèque par François KÉREL,
Éditions Gallimard, Paris, octobre 2011, 330 pages, 23,50 €

Danny SMÍŘICKÝ est élève de première, dans « une ville bien tranquille » de Tchécoslovaquie, sous occupation allemande, pendant la dernière guerre. Il aime la musique, fait partie de l'orchestre de jazz et essaie de courtoiser de nombreuses jeunes filles. Il a la réputation de courir après toutes les filles mais toutes ses tentatives échouent : certaines sont trop farouches, d'autres jalouses, quelque fois les parents ou des concurrents interviennent.

Danny est prêt à défier l'occupant nazi pour gagner le cœur d'Irena, de Marie, de Karla-Marie, de Kristýna ou d'Alena... Un très beau roman d'éducation sentimentale sur fond de guerre, mêlant à la fois la légèreté de la jeunesse et la noirceur de l'époque. Soulignons aussi la très belle écriture de ce roman.

Josef ŠKVORECKÝ est né à Náchod, en 1924. Il a été le traducteur des principaux auteurs américains contemporains et auteur de romans, nouvelles, essais et scénarios. Son premier roman est interdit et la publication du deuxième lui coûte son travail. Après l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'armée russe, il quitte son pays et s'installe au Canada. Il obtint un poste de professeur de littérature à l'Université de Toronto qu'il occupa jusqu'à sa retraite, en 1990. Il reçut de nombreux prix et décorations, au Canada, en République tchèque et en France. Il est mort le 3 janvier 2012, à Toronto.

Yohanan LAMBERT

Les dépossédés De *fattiga i Łódź*

Steve SEM-SANDBERG,

traduit du suédois par Johanna CHATELLARD-SCHAPIRA,

Éditions Robert Laffont, Paris, octobre 2011, 590 pages, 22 €

Le ghetto de la ville de Łódź fut créé en 1940 et devait permettre aux nazis d'exterminer toute la population juive en moins d'un an. Pourtant il perdurera jusqu'en 1944. Le plus grand ghetto de Pologne a connu cette longévité sous l'impulsion de Mordechai Chaim RUMKOWSKI, le président du Conseil juif qui transforma la cité en usines participant à l'effort de guerre allemand. Il pensait qu'en se rendant indispensable, il pourrait sauver une bonne partie des juifs. Cette politique l'obligea à sacrifier les enfants, les vieillards et les malades : seules les personnes capables de travailler avaient le droit de survivre. Finalement ce fut un échec car il fut déporté le 28 août 1944 à Auschwitz par le dernier convoi et tué le même jour avec toute sa famille.

« Ce roman suit dans les grandes lignes, et avec quelques ajouts, le déroulement des événements tel que rapporté dans la Chronique du ghetto. La Chronique du ghetto est un document de plus de 3 000 pages écrit collectivement par un petit groupe d'employés du service des archives du ghetto. Ce service dépendait lui-même de la *Statistische Abteilung*, créée par RUMKOWSKI au printemps 1940, qui comprendrait plus tard l'état civil du ghetto » (page 580).

Même si la plupart des témoignages décrit RUMKOWSKI comme un collaborateur prêt à tout pour exécuter les ordres nazis, il a fini par refuser et dire non. « Ce roman tourne autour de cette limite. Que s'est-il passé pour que l'homme fort du ghetto refuse d'obéir ? Pourquoi refusa-t-il d'obéir ? Enfin, quel est le prix qu'il dut payer pour cette capitulation irresponsable ? (page 580).

Alors que les derniers témoins disparaissent, Steve SEM-SANDBERG fait le pari de la littérature pour rendre compte de la Shoah et il réussit formidablement bien. Il est né le 16 août 1958, à Oslo. Il a été rédacteur en chef-adjoint au journal suédois *Svenska Dagbladet* et depuis 2008 il est critique littéraire au *Dagens Nyheter*. Il a publié plusieurs romans dont une trilogie

basée sur trois destins féminins : Ulrike MEINHOF¹, Lou ANDREAS-SALOME² et Milena JESENSKA³.

Yohanan LAMBERT

Le langage des oiseaux *Manteq ut-Tayr*

Farid UD-DIN 'ATTÂR, traduit du persan par Manijeh NOURI,
Éditions du Cerf, Paris, février 2012, 507 pages, 44 €

L'auteur est un poète mystique persan dont la vie est mal connue. La majorité des historiens contemporains considère qu'il serait né en 1174 et mort en 1248. 'ATTÂR était médecin, un sage et un guide spirituel. Les commentateurs de son œuvre sont divisés sur son appartenance ou non à un ordre soufi. « Quelques indications sur sa personne nous sont fournies à la fin du *Manteq*, mais en définitive, les œuvres ne nous permettent pas de fixer avec certitude les événements de sa vie » (page 15). Il est originaire de la ville de Nishâbûr (Nichapour), une des capitales du Khorâsân. Il faut souligner qu'il existe dans cette région des spécificités dialectales importantes qui ne sont comprises que par les autochtones.

Cette œuvre fut probablement achevée en 1229 de l'ère chrétienne et a été écrite en persan. Elle comprend 4 724 distiques. Son titre fait référence au Coran, à la Sourate 27, *les Fourmis* (النمل), verset 16 : « Salomon hérita de David et dit : 'Hommes ! On nous a enseigné le langage des oiseaux, et, de toute chose, nous avons été comblés. En vérité, c'est là certes une faveur évidente !' »⁴

« Hellmut RITTER⁵ résume ainsi cette histoire des trente oiseaux (*si morgh*) partis à la recherche de l'oiseau fabuleux Simorgh : 'Les oiseaux, conduits par la huppe, partent à la recherche du Simorgh qu'ils ont choisi pour roi. Tous, à l'exception de trente, périssent sur la route qui les conduit à travers sept vallées périlleuses. Les trente survivants se reconnaissent

-
1. 1934-1976, une des combattantes les plus actives du groupe *Fraction armée rouge* qui perpétra de nombreux attentats en Allemagne durant les années 1960-1970.
 2. 1861-1937, femme de lettres allemande, d'origine russe.
 3. 1896-1944, journaliste, écrivaine et traductrice tchèque.
 4. Traduction Régis BLACHÈRE.
 5. Hellmut RITTER, *Das Meer des Seele, Mensch, Welt und Gott in den Geschichten des Fariduddin Attar*, Leyde, E. J. Brill, 1978.

finalement eux-mêmes comme la divinité (*si morgh* = *Simorgh*), pour être submergés ensuite en un *fanâ* final dans le Simorgh divin' » (page 13).

Comme cette œuvre est très célèbre, il en existe plus de cinq cents copies manuscrites. Depuis le début du XIX^e siècle, le *Manteq* a attiré les orientalistes occidentaux, dont Antoine Isaac SILVESTRE DE SACY. (Signalons au passage qu'il est surprenant, dans une œuvre scientifique de ce niveau, d'orthographier SILVESTRE DE SACY : c'est son nom et non son prénom !). L'intérêt de cette nouvelle traduction c'est qu'elle repose sur la récente édition du *Manteq* en persan, publiée par Mohammad Reza SHAFI'Ï KADKANI en 2004, aux États-Unis, puis en 2006 à Téhéran.

« C'est sur cette édition établie après lecture et collation de tous les manuscrits connus que je présente cette traduction en français. N'hésitons pas à affirmer que cette nouvelle édition met en évidence les lacunes et les imperfections des éditions précédentes, et constitue désormais la base sur laquelle toutes les traductions et commentaires devront se fonder » (page 16).

Manijeh NOURI est d'origine iranienne et enseigne la langue et la littérature persane. Elle traduit des œuvres de poésie mystique persane. Elle nous offre un travail remarquable, facilitant l'accès et la compréhension de cette œuvre mystique.

Yohanan LAMBERT

Monsieur Sapiro

הילוך תזזר

Benny BARBASH, traduit de l'hébreu par Dominique ROTERMUND
Éditions Zulma, Paris, janvier 2012, 352 pages, 22 €

Miki, après avoir fait des études d'art à l'école Betsalel de Jérusalem et rêvé d'une carrière artistique, est devenu publicitaire. Les relations avec sa femme qui, elle aussi voulait être artiste mais se contente de diriger une galerie, sont de plus en plus difficiles d'autant que Miki ne se cache pas d'être « un coureur de jupons ».

Il est parfaitement conscient de cette situation et se remémore les occasions perdues car « tous les événements sont irrémédiablement

liés » (page 132). Alors qu'il est assis au lobby d'un hôtel, il contemple dans un miroir une jeune et jolie serveuse à la recherche d'un Monsieur Sapiro. Comme personne ne répond, il décide immédiatement de changer d'identité.

Monsieur Sapiro est un célèbre faussaire qui serait mort lors d'un accident d'avion aux États-Unis. Il devait reproduire un autoportrait d'un artiste de la Renaissance un peu oublié, Johannes GUMPP (1626-1728) pour un client, amateur d'art, en phase terminale d'un cancer. La particularité de ce tableau est qu'il représente l'auteur trois fois : on voit le peintre de dos en train de réaliser son autoportrait tout en se regardant dans un miroir octogonal. L'œuvre est exposée à la Galerie des Offices, à Florence.

Miki se retrouve donc dans un pittoresque village de pêche italien à tenter vainement de reproduire cette œuvre alors que dans la pièce d'à côté, la jeune Leora veille sur les derniers instants de son mari. « Comment pouvait-il faire son autoportrait s'il ignorait qui était celui qui se reflétait dans le miroir, l'air sceptique ? » (page 159). Chaque nuit, Miki se console de ses échecs picturaux dans les bras de Leora. Cette intense activité sexuelle ne sera pas découverte car le mari meurt.

Par-delà les miroirs, l'intrigue de ce roman jubilatoire se concentre dans les « ralentis » (titre original de l'œuvre) de la vie du personnage principal. Il revit les événements heureux partagés avec son épouse, leur périple en Europe pour visiter les plus grands musées et copier de nombreuses toiles, la vie sous une fausse identité, les limites de l'imaginaire, la lâche duplicité d'un machiste ordinaire...

Benny BARBASH est né à Beer-Shev'a en 1951. Écrivain et scénariste pour la télévision et le cinéma, il est l'un des fondateurs du mouvement *La paix maintenant*. Il vit à Tel-Aviv et est l'auteur de deux autres célèbres romans : *Little Big Bang* et *My First Sony*.

Nos ancêtres les nomades

L'épopée indo-européenne

Georges SOKOLOFF, Fayard, Paris, 2011, 305 pages, 23€

La Russie s'est banalisée. Georges SOKOLOFF, grand spécialiste de l'histoire russe, professeur émérite à l'Inalco, part donc enquêter sur nos ancêtres, 10 000 ans avant notre ère et évoque l'énigme de l'Indo-européen. Ses viatiques sont nombreux, Georges DUMÉZIL, HÉRODOTE, Arnold Joseph TOYNBEE, Iaroslav LEBEDYNSKY et des dizaines d'autres savants détectives de 1925 à nos jours attachés à définir l'indo-européanisme.

Autour de l'Oural, le retrait de la glaciation a permis une révolution agro-pastorale, dans le bassin du Danube, au nord de la Caspienne, sédentaires et nomades ont prospéré. Impossible en quelques lignes de décrire la saga de « ceux qui errent à la recherche de pâturages » aussi bien vers la Chine que vers l'Occident. Des noms surnagent : Avars, Khazars, Mongols, Petchenègues, Scythes. La steppe est un milieu hostile, les plus forts l'emportent et arrivent à cheval vers des contrées plus civilisées. Ils s'adaptent et sortent de leur « civilisation immobile ». Au cours des siècles, les archéologues vont découvrir dans les « kourganés »¹ qui parsèment le sol, des monts Altaï au Tian Shan et au Kazakhstan, des tombes pleines d'objets témoignant d'une culture commune, influencée par la Chine et la Perse. On avait déjà inventé la mondialisation !

Des cartes nous font imaginer les diverses migrations, de savantes branches tentent de décrire les descendances, le bouquet de langues cousines puis d'écritures. Des savants-poètes, MALLARMÉ notamment, tentent de faire revivre leur mode de vie, les rites et religions, des idéologues dévient le mythe aryen (on connaît la sinistre histoire du svastika). Mythologues et linguistes font assaut de recherches et d'imagination pour traquer « l'Indo-européen », le situer dans l'espace et le temps.

Lessai très riche de Georges SOKOLOFF relate l'histoire de nos ancêtres et les recherches multinationales qui s'y intéressent depuis des siècles. Question : un seul et même peuple s'est-il ébranlé vers - 5 000 avec armes et chariots de la Volga vers l'Europe occidentale et l'Asie centrale ?

Pour l'auteur, les Indo-européens ont en fait « indo-européanisé » les lieux envahis. Les Celtes ont réussi à merveille dans la métallurgie et l'art, les Perses, Grecs et Romains ont imaginé des institutions politiques

1. Tertres funéraires, mot d'origine turque utilisé par la langue russe.

remarquables sûrement aidés par les civilisations majeures de l'Orient ancien.

Parce qu'il est d'origine russe, Georges SOKOLOFF s'est forcément intéressé à la steppe, d'où le propos central de ce livre très riche : une découverte de nos hypothétiques autant que probables ancêtres indo-européens

Françoise BARRY

La nuit du papillon d'or *The night of the golden butterfly*

Tariq ALI, traduit de l'anglais par Dominique GOY-BLANQUET

Éditions Sabine Wespieser, Paris, octobre 2011, 363 pages, 24 €

Le personnage principal de ce roman, Dara, est un écrivain d'origine pakistanaise, installé à Londres. Un matin, son ami de jeunesse, Platon, devenu un peintre célèbre, lui rappelle une dette d'honneur et lui demande d'écrire sa biographie. « Il s'appelait vraiment Platon. Il était né dans un village proche de Ludhiana, dans la zone orientale du Pendjab qui fait aujourd'hui partie de l'Inde. Sa précocité, ses questions incessantes irritaient beaucoup son père, un instituteur du coin, qui ne savait probablement que répondre à certaines interrogations de l'enfant. Aflatun, la version locale du nom du philosophe, une corruption de l'arabe, servait souvent de manière péjorative, à désigner les gens qui parlent trop, ne cessent de poser des questions embarrassantes ou ont simplement tendance à ergoter » (page 52). Rescapé en 1947 des pogroms du Pendjab oriental, il se réfugie à Lahore : « Et ici les musulmans s'employaient vigoureusement à tuer les sikhs et les hindous et à piller leurs biens. J'étais dans un camp de réfugiés, et l'un de mes protecteurs en uniforme, après avoir découvert que je n'avais sur moi ni or ni argent ni la moindre pièce de monnaie, a voulu être récompensé d'une manière ou d'une autre, et décidé de me violer. [...] Ma famille a toujours été religieuse. On m'emmenait régulièrement à la mosquée, j'apprenais le Coran par cœur sans en comprendre un traître mot et je participais à toutes les cérémonies rituelles. Quand j'ai vu ce qui se pratiquait de toutes parts au nom de la religion j'ai tourné le dos à la religion pour toujours » (page 54).

Cette commande oblige le narrateur à rechercher ses condisciples et militants à Lahore, dans les années soixante. Ils finiront par se retrouver au pays natal pour découvrir la dernière œuvre de Platon : *Les quatre cancers de Terrepatrie*. Il s'agit de l'Amérique, les militaires, les mollahs et la corruption.

Bien que l'auteur parle constamment de la Terrepatrie, il est bien question dans ce roman du Pakistan d'aujourd'hui. Tariq ALI dénonce le féodalisme à travers le personnage de Zaynab, mariée au Coran pour préserver le riche héritage de la famille, mais aussi la pseudo-victime de l'islam devenu la coqueluche des médias français.

Tariq ALI est né à Lahore en 1943. Installé à Londres depuis de nombreuses années, il est à la fois éditeur et auteur d'essais politiques et de romans. Ce roman constitue le cinquième volet du *Quintet de l'islam*. L'auteur est reconnu comme une figure prépondérante de l'extrême gauche antilibérale au Royaume-Uni.

Yohanan LAMBERT

D'un pays sans amour

Gilles ROZIER,

Éditions Bernard Grasset, Paris, août 2011, 235 pages, 21,50 €

Dans ce très beau roman, le narrateur, Pierre, apprend le yiddish et part à la recherche de ce monde perdu grâce à la littérature. Il rencontre ainsi Sulamita, une vieille dame recluse dans son palais romain, qui est « née dans un royaume juif, une ville où durant toute une vie vous pouviez ne parler que cette langue surgie un millénaire avant sur les rives du Rhin et qui était comme chez elle au bord de la Vistule » (page 11).

À travers ce roman, l'auteur nous fait revivre tout un monde perdu, un monde juif, parlant yiddish et passionné de littérature : « Ce serait une carte virtuelle de ce qu'a été l'Europe juive, une topographie qui passe par des lieux dont personne n'a jamais entendu parler, Barylow, Daugieliszki, Lutsk, Szreńsk, Wojstawice, des têtes d'épingle qui n'ont rien rapporté au monde si ce n'est que chacun était un maillon d'un entrelacs de villages, de bourgades et de villes où habitaient des Juifs, tous ensemble formaient

ce qu'on a plaisir à nommer de nos jours le *yiddishland*. Ce mot me déplaît car jamais ces lieux n'ont constitué un pays, il s'agit plutôt d'un réseau, imaginez un filet jeté sur l'Europe, il me vient un terme scientifique, une formation réticulée, cette partie du cerveau qui commande le sommeil et la veille, la marche ou l'attention, mais il est vrai que ce terme fabriqué pour les besoins de notre époque avide de concepts simples, *yiddishland*, est efficace » (page 149).

Dans ce monde disparu, la littérature contemporaine était en permanence confrontée à la grande tradition juive car tous ces auteurs avaient étudié le Talmud : « À Mir, dans une bâtisse de pierre au centre du bourg, des générations de jeunes gens ont étudié le Talmud. *Di Mirer yeshive* était votre Sorbonne. On y venait de l'Europe entière et même des États-Unis et d'Afrique du Sud pour étudier auprès de rov Shmuel TITKINSKY et de ses successeurs » (page 150).

L'enquête s'oriente autour de trois poètes qui se sont croisés, en 1922, à l'Union des écrivains et journalistes juifs de Varsovie : Uri-Zvi GRINBERG, « le fils d'un rabbin hassidique de Galicie », Peretz MARKISH, « le jeune révolutionnaire d'Ukraine, ancien enfant de chœur » et Melekh RAWICZ, « l'ancien banquier ». Si ces trois écrivains ont de nombreux points en commun, leur destin sera très différent.

Le premier est issu d'une grande famille religieuse : « J'avais appris qu'Uri-Zvi GRINBERG était le fils d'un rabbi hassidique, qu'il aurait dû devenir rabbin lui-même mais il avait coupé ses papillotes et était devenu poète » (page 32). Il adopta les thèses sionistes et s'engagea auprès des extrémistes : « Uri-Zvi quittait le petit peuple des pionniers de Palestine et rejoignait le parti des irrédentistes. Son camp n'était pas celui de la diplomatie, qui tentait d'obtenir de la couronne britannique l'autonomie pour la population juive. Il se ralliait aux milices paramilitaires du parti de Zeev JABOTINSKY qui défilaient dans les rues de Pologne et de Palestine en chemises noires et s'identifiaient aux derniers Hébreux réfugiés dans la citadelle de Massada quand les armées de TITUS incendièrent Jérusalem et détruisirent le Temple » (page 306).

Pour ne pas heurter son père qui l'imaginait en poète allemand, le second se choisit un pseudonyme pour publier ses premiers textes en yiddish : « Pour ses débuts dans la littérature juive, Zygmunt BERGNER ne convenait pas. Il fallait un prénom juif mais il n'aimait pas Zakharye. Il se choisit celui de Melekh : le roi. [...] Melekh publie ses premiers poèmes dans des quotidiens de Lemberg, cette presse qu'il n'a jamais vue chez lui puisque l'on n'y

lisait que la *Neue freie Presse* de Vienne » (page 84). Après ses examens, il devint banquier et fut envoyé pour son travail à Vienne. Alors que son frère aîné, Moyshe était parti en Palestine, Melekh souhaitait affirmer ses idées nationalistes à travers la langue : « Pouvait-on encore inventer en allemand ? N'avait-on pas tout dit ? En yiddish, des terres vierges s'étendaient sous vos yeux. On allait tracer les contours d'une littérature nationale qui passerait par Bucarest et Czernowitz, Kiev et Vilna, Amsterdam, Londres et Paris, dont les rayons illumineraient New York, Mexico, Buenos Aires et Chicago, une littérature dont Varsovie serait le buisson ardent » (page 99).

Le troisième voulut vivre ses idées révolutionnaires en s'installant à Moscou. Il obtint le prix STALINE en 1946. « Six mois plus tard, le recueil *Cadrans collés* était cloué au pilori car Peretz avait eu le malheur d'y insérer un poème sur le terre d'Israël. On l'accusa d'avoir introduit en contrebande de la propagande sioniste » (page 317). Les persécutions antisémites de STALINE condamnèrent tous ces poètes : « Peretz s'entendait particulièrement bien avec MANDELSTAM, mais la cohabitation fut de courte durée, car on vint chercher Ossip le 16 mai 1934 » (page 323). Membre du Comité juif antifasciste, il fut fusillé le 12 août 1952 lors de la « Nuit des poètes assassinés » : « En lettres blanches, au bas de la photographie, un fonctionnaire a inscrit en cyrillique le nom du détenu MARKISH Peretz Davidovitch, et, à droite, sa date de naissance, 1895 » (page 351).

Ce très beau livre permet aussi à l'auteur de s'exprimer sur la Shoah, les camps de concentration et la Pologne :

- « Tout à coup, au milieu des années 2000, la bonne société parisienne fait mine de découvrir que la quasi-totalité des Juifs d'Ukraine ont été abattus par balles. On donne un nom au massacre, « la Shoa par balles », qui sonne comme un concept sorti d'une officine de marketing. Et on se pavane car un curé est parti en excursion pour retrouver les lieux du carnage. On fait mine de découvrir mais les historiens américains décrivaient déjà dans leur atlas ville par ville, pays par pays, l'assassinat de la population juive. Ils ne le faisaient pas nommément, est-ce possible ? Croyez-vous que nous puissions reconstituer le destin de chaque supplicié ? Vous voulez réellement me rendre folle ! Alors je vous donne une piste : qu'a-t-on fait des *Livres du souvenir* que les survivants ont rédigés en yiddish dans les trente ans qui ont suivi l'Anéantissement ? » (page 137). « Le *Gonsher beys-oylem*, le cimetière juif de Varsovie, est à peu près resté

intact, les nazis ont exterminé les vivants mais ils n'ont pas touché aux morts » (page 174).

- « Si l'on veut survivre, il ne faut jamais se sentir dépassé. Quand un ss demande « Y a-t-il un charpentier parmi vous ? » et que vous êtes tailleur, il faut s'avancer en se disant charpentier, car ce jour-là, on a besoin de quelqu'un pour planter des clous et scier des planches et ceux qui sont restés muets en se disant qu'ils ne savent rien faire que tirer l'aiguille finissent une balle dans la tête à la fosse commune » (page 251).
- « C'est pourquoi, jeune homme, vous ne pourrez jamais considérer ce pays avec raison, car quand vous vous y rendez, vous n'entreprenez pas le voyage comme un Sicilien d'Amérique veut voir le Catane de sa grand-mère, un Japonais du Canada le pays de ses ancêtres du Soleil levant ou un descendant de mineur polonais de Belgique se rend en pèlerinage à la Vierge noire de Czeŝtchowa. Même si vous prenez l'avion, tape dans votre tête le fracas scandé des roues d'un wagon plombé quand elles passent de rail en rail, et plus vous vous approchez de ce pays, plus ce vacarme s'accélère en une folle musique de mort, celle de ces violonistes en costumes rayés qui scandait le meurtre à la porte du camp » (page 279).

Comme les archives de Peretz MARKISH sont conservées à l'Université de Tel-Aviv l'auteur termine son récit par une enquête en Israël : « Lorsqu'elle lisait le titre du quotidien *Haaretz* qui signifie *Le Pays* en hébreu, elle lisait *Hartz*, comme en yiddish. Elle trouvait formidable qu'un pays puisse appeler un quotidien *Le Cœur*. »

Rappelons que Gilles ROZIER est le directeur de la Maison de la culture yiddish et bibliothèque Medem, dans le Marais, à Paris. Il est aussi traducteur du yiddish et de l'hébreu et auteur de cinq romans, d'une étude et d'un récit.

Yohanan LAMBERT

*Qui écrira notre histoire ?
Who will write our history?
Les archives secrètes du ghetto de Varsovie
Emanuel RINGELBLUM et les archives
d'Oyneg Shabes*

Samuel D. KASSOW, traduit de l'anglais (États-Unis)

par Pierre-Emmanuel DAUZAT

Éditions Bernard Grasset, Paris, septembre 2011, 595 pages, 25 €

Sous la houlette de l'historien Emanuel RINGELBLUM, un petit groupe d'une douzaine de personnes firent la chronique de la vie juive dans le ghetto, sous occupation nazie. Comme l'équipe se réunissait régulièrement le samedi après-midi pour archiver tous ces documents, ils prirent le nom de code d'*Oyneg Shabes*, qui signifie en yiddish « joie du chabbat » (*Oneg Shabbat*, en hébreu).

Seul quelques personnes survécurent à la guerre : la journaliste Rachel AUERBACH, son secrétaire Hersh WASSER et son épouse Bluma. Le 18 septembre 1946, les fouilles entreprises dans les ruines du ghetto permirent de retrouver plusieurs boîtes contenant ces chroniques.

Ce livre retrace, grâce à ces récits d'historiens, toute la vie juive de cette époque, les cultures yiddish, polonaise et russe ainsi que la vie dans le ghetto de Varsovie : c'est une véritable histoire de la Shoah.

Samuel D. KASSOW, né en 1946, est un spécialiste de l'histoire de la Pologne et de la Russie modernes. Excellent connaisseur du yiddish, il s'est spécialisé dans l'étude des sources yiddish de la Shoah. Il professeur au *Trinity College* depuis de nombreuses années.

Yohanan LAMBERT

Rupture d'identité et roman familial

Jad HATEM,

Éditions Orizons, Paris, avril 2011, 170 pages, 17 €

Jad HATEM est professeur de philosophie et directeur de la faculté de philosophie de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Il maîtrise parfaitement de nombreuses langues et sa culture est incommensurable. Dans ce livre, il met en rapport la crise d'identité et l'imaginaire romanesque.

Dans la première partie, intitulée « la crise d'identité et l'autre comme soi », il analyse minutieusement deux œuvres d'Olivier ROLIN, *Phénomène futur* et *Port-Soudan*, puis *Le ravisement de Lol V. Stein* de Marguerite DURAS et termine par le visible et l'invisible chez Daniel COHEN.

La seconde section s'intéresse à la position de « l'autre comme soi » à travers *Le parfum* de Patrick SÜSKIND, *L'Envers de Caïn* de Farjallah HAÏK, *Histoire de la grande maison* de Charif MAJDALANI ainsi que les œuvres de Michel HENRI, Claude ROMANO et Bahjat RIZK.

« MAO Tsé-Toung disait : 'Il arrive souvent que les idées retardent sur la réalité'. Inversement, le réel retarde souvent sur les idées, comme l'a montré Ernst BLOCH. Les têtes qui tombent, par le fait du philosophe, contiennent des cerveaux vermoulus. Qu'est-ce en effet que la bêtise ? 'Le plus souvent, le produit décomposé d'une intelligence passée' » (page 19).

Pour son éditeur, Daniel COHEN, « philosophe, théologien, essayiste, poète, il a exhaussé ses sujets d'une main experte ; il n'est, semble-t-il, de domaine de la philosophie, qu'il n'ait travaillé ; comparatiste, il offre à son lecteur les moyens de poser un regard curieux sur des hommes et, forcément sur des modes de pensée, dont l'envergure philosophique et intellectuelle ne lui est peut-être pas tout à fait étrangère mais que, parfois, il ne saurait rapprocher ».

Un livre magnifique qui donne l'impression à son lecteur de devenir intelligent.

Yohanan LAMBERT

Le tombeau du guerrier

Marie-Ève STÉNUIT,

Serge SAFRAN Éditeur, Paris, mars 2012, 190 pages, 17 €

Margaux vit dans une « banlieue rouge » de Paris et travaille au Centre Pompidou. Elle est belge, a fait des études d'archéologie et vient de divorcer. Howard Lejeune, un brillant archéologue, resurgit dans sa vie après un silence de seize ans et lui propose de l'assister sur son prochain chantier de fouille, en Syrie. Il doit conforter sa thèse sur la chronologie des rois sumériens.

« La 'Liste royale sumérienne' est un document constitué d'un ensemble de dix-huit tablettes épigraphiques en argile. Ces tablettes sont rédigées en écriture cunéiforme et ont été découvertes dans les ruines de l'antique ville de Nippur. Nippur qui, comme tu le sais, se trouve aujourd'hui en Irak... » (page 18).

La première partie de cette liste est constituée de rois légendaires ayant régné pendant des centaines, voire des milliers d'années. Puis elle continue par des rois historiques comme Sargon l'Ancien, le roi d'Akkad, qui est mentionné dans la Bible. « Mais Sargon à son tour s'en vint à attaquer Uruk, réussit à prendre la cité, détruisit ses remparts puis captura Lugalzagezi. Ce fut la fin de sa carrière et, par la même occasion, la fin de la suprématie de Sumer » (page 20).

La fin de la vie de ce monarque est inconnue. Non seulement les textes ne précisent pas comment il est mort, assassiné ? Exécuté ? De désespoir ? Mais cela soulève un autre problème beaucoup plus important : la chronologie exacte de ces rois. « Plusieurs écoles s'affrontaient à coups d'articles pugnaces et de communications enflammées sur la scène scientifique. Il y a les tenants de la chronologie longue et les partisans de la chronologie courte. Les premiers situent le règne du fameux Sargon entre 2371 et 2316 avant Jésus-Christ, les seconds le placent entre 2229 et 2187, soit environ un siècle et demi plus tard ! Et au milieu du ring, si l'on peut dire, se tiennent les adeptes, plus modérés, de ce que l'on appelle la chronologie moyenne » (page 22).

Quelques jours plus tard Margaux se retrouve dans la chaleur et la poussière du Moyen-Orient, confrontée à un dilemme : à quoi doit-elle renoncer pour sauver son amour d'étudiante ? Marie-Ève STÉNUIT nous raconte une histoire passionnante, sur fond de crime, autour du *tombeau*

d'un guerrier, mort il y a plus de quatre mille ans. Un livre original et palpitant, un roman policier archéologique, fort bien écrit, que nous recommandons fortement.

Marie-Ève STÉNUIT est née à Uccle, à côté de Bruxelles, en 1955. Elle est archéologue et fouille régulièrement en Indonésie et en Syrie. Le reste du temps, elle vit à Bruxelles.

Yohanan LAMBERT

La transition russe, vingt ans après

Jacques SAPIR, Viktor IVANTER, Alexandre NEKIPELOV, Dimitri KOUVALINE,
traduit du russe par Fabienne MARIENGOF

Éditions des Syrtes, Genève, janvier 2012, 234 pages, 21 €

Sous la direction de Jacques SAPIR, directeur d'études à l'EHESS, ce livre rassemble quatre économistes, dont trois russes, pour analyser les changements qui ont profondément modifié la Russie depuis 1992. La « nouvelle Russie » a maintenant vingt ans et joue un rôle primordial au sein des économies émergentes, rassemblées sous l'acronyme des BRICS¹.

Dans cette période de transition, on distingue généralement deux phases. La première s'étend de janvier 1992 au printemps 1998 et correspond à une « expérimentation libérale » de choc qui entraînera le démembrement de l'État et la destruction de la légitimité de l'ordre social postsoviétique avec les privatisations de 1996-1997 et les guerres fratricides dans l'entourage de Boris ELTSINE. Toutes ces mesures débouchèrent sur la grave crise économique d'août 1998.

À partir de cette date, la mise en place de nouvelles politiques économiques par Evgueni PRIMAKOV, le Premier ministre de l'époque, puis par Vladimir POUTINE, permettent de développer un modèle de capitalisme différent et offre une seconde chance à la Russie. Chaque auteur développe ainsi un chapitre :

- La transition macroéconomique et politique, par Viktor IVANTER.
- L'instauration d'une économie de marché, par Alexandre NEKIPELOV.

1. Brésil, Russie, Inde, République populaire de Chine et République sud-africaine.

- Les entreprises russes, évolution des modèles de comportement, par Dimitri KOUVALINE.
- Vingt années de transition, économie politique du changement systémique, par Jacques SAPIR.

Une très intéressante étude économique de la Russie depuis vingt ans, permettant de bien comprendre les évolutions de ce grand pays mais aussi l'avenir de nos économies occidentales.

Yohanan LAMBERT

Tristes printemps (Kiev 1917-2000)

Anne HOGENHUIS¹, Éditions du Rocher, Monaco,
avril 2012, 329 pages, 18 €

C'est une époque sans pitié que décrit cette épopée, fondée sur des archives, correspondances, journal, exhumés par une descendante de la famille SELIVERSTOFF. Cécile, la mère française de six enfants nés d'un fils de général commandant une forteresse polonaise, sera entraînée avec sa famille dans la tourmente de la guerre 14-18, la révolution russe qui la trouve à Saint Pétersbourg, puis en fuite à Kiev. Elle subit alors le dénuement, l'horreur bolchévique, ses fils aînés s'engageant dans l'armée WRANGEL, le cadet Boris est expédié pour vingt ans au goulag. De sa vie misérable, Cécile lance des appels à sa sœur Joséphine en France ; quelques dollars adressés de temps en temps permettent de survivre à la famine de 1928 ou de 1933, soigneusement organisées par la clique de STALINE. Ni la visite d'HERRIOT, ni celle de LAVAL ne vont aider le sort des Français oubliés par la mère patrie. Le rideau de fer interdit à la famille de Cécile de retourner en France.

Sa fille Mila va passer treize ans au goulag, au Kazakhstan. Lucette sa fille, pianiste, survivra à ces horreurs et pourra même venir en France. Il est trop tard, trop de morts sans tombe, une famille déchirée et peu ou prou soviétisée pour ceux qui sont restés au pays du communisme radieux.

1. Anne HOGENHUIS est adhérente à notre association.

Par comparaison avec les grands témoignages de CHALAMOV sur le Kolyma ou de SOLJENITSYNE sur l'archipel du goulag, ce récit familial touche par les détails quotidiens, la douleur palpable des arrachements familiaux, l'humiliation au jour le jour des exclus bourgeois en butte à la mesquinerie soviétique de l'administration aux ordres.

C'est alors qu'on admire le courage, la ténacité de cette femme Cécile, puis de Mila sa fille et enfin de Lucette entretenant la langue française comme un viatique avec le souvenir d'une patrie lointaine d'où vinrent néanmoins quelque aide malgré les difficultés politiques et douanières.

L'auteur de cette épopée, petite fille de Cécile, a eu la persévérance de mettre au jour ces témoignages. Grâce à elle, le lecteur est mis en contact directement avec « la trame de la petite histoire », support de la grande histoire qu'il convient de rappeler encore et toujours en ce début de XXI^e siècle, celle que Robert CONQUEST dénomma « la grande terreur ».

Françoise BARRY

La vie éternelle

Sholem ALEIKHEM, traduit du yiddish par Arthur LANGERMAN et Ariel SION
Éditions Métropolis, Genève, janvier 2012, 304 pages, 25 €

Ce livre rassemble treize histoires courtes extraites de la série *Ale verk fun Sholem Aleikhem (Folks-Fond Oysgabe, New York, 1921)* et traduites pour la première fois en français. Sélectionnées au départ « selon son bon plaisir », ces histoires ont été organisées selon le calendrier juif et la rupture entre deux mondes, pour les dernières :

- « Rien de neuf » est une correspondance entre deux amis, l'un émigré aux États-Unis, l'autre resté en Russie. L'incompréhension est grande et concerne même le vocabulaire qui n'est plus partagé.
- « Le cédrat », lié à la fête des Cabanes, sert de prétexte à dépeindre la misère intellectuelle et sociale du monde juif traditionnel.
- « C'est quoi Khanukah ? » est à l'inverse de l'histoire précédente, une satire du monde juif en voie d'assimilation, d'embourgeoisement et de russification.
- « Les chartes » est une critique acerbe du monde du jeu, de l'escroquerie et de l'interdit.

- « Une fête de Pâque prématurée » oppose deux mondes incompatibles : le juif allemand, bourgeois, et assimilé face au pauvre immigrant russe.
- « *Blintses* » renvoie aux mets lactés consommés lors de la fête de la Pentecôte. « Un séducteur, un fils à maman, devenu vieux garçon, brûle de passion pour la tenancière d'une pension de famille » (page 12).
- « Trois petites têtes » dépeint le quotidien de la plupart des Juifs de l'Empire russe, à la fin du XIX^e siècle.
- « Trois calendriers » décrit les rapports difficiles entre les Juifs et le pouvoir russe, à travers le Juif d'Odessa, personnage typique de l'époque.
- « L'Allemand » oppose deux univers, le monde juif russe et le monde allemand.
- « C'est un mensonge » s'intéresse à un type particulier de Juif, le Juif de Galicie, appelé en yiddish le *Galitsianer*.
- « Nouvelles de la Riviera » permet à l'auteur, pauvre et souvent malade, de dénoncer les nouvelles pratiques médicales de l'époque.
- « Mon premier roman » mêle des souvenirs autobiographiques à une parodie de la correspondance amoureuse.
- « La vie éternelle » est une véritable description du « *shtet'l* », le village juif traditionnel et ses relations complexes.

Sholem ALEIKHEM est un des nombreux pseudonymes de Sholem RABINOVITSH, signifiant « la paix soit sur vous ». Il est né à Pereyaslav, en 1859, dans une famille bourgeoise et reçoit une double éducation, traditionnelle et moderne. En 1877 il devient précepteur de la fille d'un riche propriétaire terrien et en devient amoureux. Il est obligé de fuir mais finira par l'épouser en cachette. Il devient le rabbin officiel de Lubny et entame une carrière littéraire en hébreu et en russe. C'est en prenant conscience de l'importance du lectorat yiddish qu'il optera finalement pour cette langue. En 1905, les pogroms et la révolution avortée l'obligent à s'exiler. Il part avec sa famille pour Lemberg, puis Genève, Londres et arrive à New York. Il meurt de chagrin en 1916, à New York, après la perte de son fils. Son œuvre la plus célèbre est *Tevie der Milkhiker*, *Tévié le laitier*, adaptée au cinéma sous le titre *Un violon sur le toit*.

Voyages dans les Balkans : *1857-1870*

Guillaume Lejean

Textes édités et présentés par Marie-Thérèse LORAIN et Bernard LORY,
Éditions Non Lieu, Collection Via Balkanica, Paris, 2011,
496 pages, 25€

Portrait d'un voyageur-écrivain méconnu

Guillaume LEJEAN (1824-1871) est un « Grand voyageur » français, essentiellement géographe et cartographe, qui a exploré aussi bien l'Afrique que l'Europe et l'Asie pendant sa courte vie. Le *LEJEAN* paru en 2011 nous fait découvrir une figure méconnue du monde intellectuel français. Les textes rassemblés et commentés par Bernard LORY et Marie-Thérèse LORAIN s'intéressent uniquement à l'œuvre balkanique de LEJEAN qui était restée à l'état d'articles éparpillés dans des revues savantes ou destinées au grand public, françaises ou allemandes, publiées entre 1858 et 1882. Les deux auteurs proposent une édition critique de ces textes qui permet de resituer ce géographe du XIX^e siècle dans le contexte de son temps, d'identifier ses informateurs et de soumettre à la critique moderne les informations qu'il fournit.

Guillaume LEJEAN est un observateur sensible d'un monde où sur les cartes de l'époque restent encore de larges « taches blanches » qui suscitent l'intérêt des géographes. Il se situe à la croisée de la « géographie de cabinet », fondée sur l'étude de textes anciens ou nouveaux et sur des témoignages, et de la « géographie de terrain » qui conduit à l'exploration audacieuse et empirique des contrées visitées. Selon LEJEAN, « un an d'exploration réussie sur le terrain égale dix ans de travaux en cabinet ». Il montre un formidable appétit d'observation et d'analyse. Il s'intéresse à la topographie mais aussi aux mœurs et aux conditions de vie des populations roumaines, bulgares, albanaises, monténégrines ainsi qu'à la civilisation ottomane.

LEJEAN est né le 1^{er} février 1824 dans une famille de Morlaix (Bretagne). En 1848, il « monte » à Paris. Il a alors 24 ans. Il assiste aux journées révolutionnaires et à la formation de la Seconde République. Il profite des cours du célèbre historien Jules MICHELET au Collège de France. De 1848 à 1857, il est le secrétaire du poète LAMARTINE et connaît plusieurs langues : le latin et le grec ancien, le grec démotique (la forme standard du grec

moderne), l'allemand, l'anglais et l'italien. Comme tous les érudits de son temps, il est féru d'antiquités et partage l'engouement romantique pour la littérature orale.

Depuis sa jeunesse, il poursuit deux rêves : découvrir les sources du Nil et le berceau des Celtes. Eh bien, il arpentera la Turquie d'Europe ! Sans ressource financière, il se lance dans la rédaction de sujets pour concourir à l'Académie des inscriptions et des Belles Lettres. En 1853, il remporte un premier prix de 2 000 Francs. L'année suivante, il est engagé comme géographe dans une revue scientifique qui tire à 50 000 exemplaires. C'est là qu'il commence à écrire sur les Balkans et qu'il dénonce les lacunes des cartes françaises au fur et à mesure que ses connaissances s'affermissent. Il s'interroge également sur la question des frontières.

En 1856, la Turquie d'Europe est au centre du traité de Paris qui met fin à la guerre de Crimée commencée en 1853 et pose le principe de la liberté des détroits maritimes. L'Empire ottoman, composé d'une mosaïque de peuples, s'étend sur trois continents dont les provinces balkaniques. Au milieu du XIX^e siècle, la Turquie d'Europe, que nous appelons aujourd'hui les Balkans, est encore largement méconnue. Les géographes de toute l'Europe occidentale entreprennent donc de combler les lacunes de sa cartographie, avec d'autant plus d'empressement que l'Empire ottoman, vacillant, est la proie des appétits territoriaux des puissances européennes (Autriche, Russie, France et Angleterre), tandis que de nombreux peuples se soulèvent pour leur indépendance.

LEJEAN doit attendre 1857 pour « prendre la route »... Un an auparavant, il est entré à la Société de Géographie, à l'âge de 32 ans ! Entre 1856 et 1870, il va être chargé de six missions par le gouvernement français et dresser la topographie de la Turquie d'Europe. Pendant plusieurs mois, à plusieurs reprises, il parcourt inlassablement le Balkan central et oriental, chaîne de montagnes complexe que les Russes, en 1828-1829, avaient déclaré infranchissable.

Au cours de ses deux premières missions, en 1857 et 1858, LEJEAN réalise deux cartes : une de la Moldavie et une carte ethnographique de la Turquie d'Europe. La réalisation de ces cartes sous-entend l'étude de l'ethnographie et l'amène à s'interroger sur la théorie des nationalités. Soutenu par des sommités scientifiques françaises et en relation suivie avec ses pairs allemands et autrichiens, il contribue de façon importante à la cartographie de la région et à la connaissance de ses peuples, même s'il ignore les langues

balkaniques, reproduit un certain nombre de clichés sur les « races » des Balkans et emprunte à des auteurs plus anciens.

À la suite de ces deux missions réussies, NAPOLEON III l'envoie à la découverte des sources du Nil de janvier 1860 à août 1861. Il le nomme vice-consul à Massaouah, un port d'Érythrée sur la mer Rouge, où il séjourne de 1862 à 1864. À son retour d'Afrique, après un temps de repos, LEJEAN repart en mission scientifique à Boukharine dans l'Est persan... sur les traces d'Alexandre le Grand à la recherche de ses colonies, le royaume grec de Bactriane. Missionné par les Affaires étrangères et l'Instruction publique, il traverse entre novembre 1865 et novembre 1866 : l'Anatolie, la Mésopotamie, l'Assyrie, descend le Tigre, remonte l'Indus, fait étapes à Ankara, Kayseri, Mossoul, Bagdad, Bassora, Karachi, Lahore, etc. À son retour, il rapporte notamment une collection de photographies d'un art qu'il dénomme gréco-bouddhique.

Après ses succès, reconnu par ses pairs, il reprend ses travaux de cartographie et d'ethnographie en Turquie d'Europe entre 1867 et 1870. Ses récits de voyages témoignent aussi de l'organisation sociale de la Turquie d'Europe. Dans l'introduction de *Voyages dans les Balkans*, Marie-Thérèse LORAIN parle des motivations de LEJEAN en citant son intérêt pour les nationalités sous l'influence des idées des années autour de 1848 : notamment au Monténégro et dans les provinces danubiennes. La « tâche blanche » que représentent les Balkans sur les cartes de l'époque constitue un irrésistible attrait pour lui comme pour ses contemporains.

En 1871, décédé prématurément à l'âge de 47 ans, il prive les milieux scientifiques des travaux attendus après quatre missions en Turquie d'Europe. Comme le fait remarquer Bernard LORY, avec la biographie de Madame LORAIN et ce nouvel ouvrage qui réunit les textes et les cartes publiés sur les Balkans, il ne manque que le journal intime de LEJEAN. On est frappé par l'abondance des projets de LEJEAN, mais on sait aussi qu'il est loin de les avoir réalisés tous. De nos jours, un mystère plane autour des cartes de LEJEAN car, déposées aux Affaires étrangères après sa mort, elles seront réquisitionnées par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale qui les enverront en Pologne, envahie par les Soviétiques. Depuis, on a perdu la trace des cartes de LEJEAN...

Ya Salam !

يا سلام

Najwa M. BARAKAT, traduit de l'arabe (Liban) par France MEYER,
Éditions Actes Sud, Arles, février 2012, 159 pages, 19,80 €

Ce roman très noir met en scène trois membres d'une milice, très actifs pendant la guerre, et qui ont beaucoup de mal à se réinsérer dans une vie normale, en temps de paix : Louqmane, artificier, l'Albinos, tortionnaire et Najib, *sniper*. « Vous êtes de la même race et vous avez mené le même combat. Une guerre sans rapport avec les principes et les convictions. Comme toi, il a gagné sa croûte sur le dos des gens. Il a saisi la chance de sa vie, l'occasion de s'enrichir et de devenir quelqu'un, un personnage respectable, un nom qui fait trembler le monde. Pouvoir et prestige, influence, grosses voitures, boîtes de nuit, casinos, femmes et dollars » (page 44).

Ils vont s'intéresser successivement à la même femme, Salam, qui souhaite se marier. C'est d'abord l'Albinos qui fait sa connaissance et se fiance avec elle. Mais dès que son passé est découvert, il est assassiné. Puis Louqmane se rapproche d'elle tout en l'humiliant mais il perd rapidement ses illusions. Enfin Najib se lancera dans une relation sadomasochiste, très violente.

Mais la paix ne rapporte pas et il faut bien vivre. C'est pour cela que ces trois personnages se lancent dans les affaires en commercialisant un produit miracle pour dératiser. Ce roman, écrit dans une langue très crue, dénonce à la fois l'absurdité de la guerre civile et de la domination des hommes sur les femmes. « Tout ça, c'est la faute de la guerre. Si elle avait continué, Camarade, on ne serait pas en train de perdre notre temps à mendier la charité aux femmes. On allume la guerre, et puis, hop ! On l'éteint, comme si c'était un jeu, comme si on était des bêtes, des insectes, de la pierre. Et moi ? Et nous ? Comment on survit dans ce siècle de merde, dans ce putain temps de paix et de déchéance et de répugnance et d'imposture et de pillage et de trahison et de mensonge et d'escroquerie et de faux-culs et de ... » (page 140).

Bien que la quatrième de couverture précise que l'« on ne connaîtra ni la confession religieuse ni l'appartenance politique » de ces miliciens, il nous semble pourtant que certains détails (prénoms, expressions, attitudes) renvoient plutôt vers les milices chrétiennes. Il est bien évident que la

situation libanaise constitue la toile de fond de ce roman mais que l'auteure ne se limite pas à ces frontières.

Najwa M. BARAKAT est née à Beyrouth en 1960. Installée à Paris depuis 1985, elle y a fait des études de cinéma et a travaillé comme journaliste. Elle est l'auteure de cinq romans en arabe et d'un roman en français, *La locataire du Pot de Fer*. Elle est une des plus audacieuses représentantes de la nouvelle littérature féminine arabe.

Yohanan LAMBERT

André FICHELLE**4 avril 1924 – 3 mai 2012**

Au moment de boucler ce numéro, nous recevons un avis de décès de Monsieur André FICHELLE. Ancien élève de bulgare, roumain, russe, serbe, tchèque et ukrainien, diplômé en 1946, André FICHELLE a été pendant de très nombreuses années membre du Conseil d'administration de notre association et est devenu ensuite membre honoraire. Nous lui consacrerons, dans le numéro d'octobre d'*Orients*, un plus ample hommage.

Nous présentons à son épouse Jeanne, à ses fils Nicolas et Jean-Éric, et à toute sa famille nos sincères condoléances.

Yohanan LAMBERT

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève étudiant

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2012 une cotisation :

Membre titulaire

- Cotisation simple : 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur (abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple : 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France : 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger : 45 €

Bulletin Orients

- Abonnement annuel France : 30 €
- Abonnement annuel étranger : 40 €
- Vente au numéro : 15 €

Soit un total de €

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des Langues Orientales**

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association. En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à **yohanan.lambert@inalco.fr**



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

Inalco

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Tél. 06 07 94 04 48

yohanan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 30 € (France) 40 € (étranger)

Vente au numéro : 15 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

